CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.



MAURICE

OU

L'AMOUR A VINGT ANS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

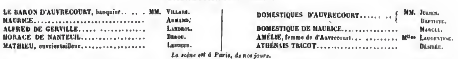
TIRÉE DU ROMAN DE M. SCRIBE

PAR MM. LEFRANC ET BOURDOIS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 7 JUILLET 1853.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.



LE BARON D'AUVRECOURT, banquier........	MM.	VILLARS.	DOMESTIQUES D'AUVRECOURT........	MM.	JULIEN.
MAURICE..............................		ARMAND.			BAPTISTE.
ALFRED DE GERVILLE.....................		LANDROL.	DOMESTIQUE DE MAURICE...............		MARCEL.
HORACE DE NANTEUIL.....................		DEROU.	AMÉLIE, femme de d'Auvrecourt..............	Mlles	LAURENTINE.
MATHIEU, ouvrier tailleur....................		LESUEUR.	ATHÉNAIS TRICOT.......................		DÉSIRÉE.

La scène est à Paris, de nos jours.

ACTE I.

Une loge d'avant-scène à l'Opéra. — Porte d'entrée à gauche. — Au fond, glaces, canapé, patères ; à droite, l'ouverture de la loge sur la salle. Les stores sont levés, trois chaises sont rangées autour.

SCENE PREMIÈRE.

MAURICE, *puis* ATHÉNAIS.

MAURICE, *seul, regardant dans la salle, à droite.* Le premier acte du ballet est fini, et elle n'a pas encore paru... (*Redescendant.*) Quel pouvoir inconnu et irrésistible m'entraîne donc ainsi vers cette femme que je voulais fuir ?... et quel triste rôle doit-elle jouer dans ma vie ?

ATHÉNAIS, *entr'ouvrant la porte de la loge, à gauche.* Vous faut-il des fleurs, monsieur ?... j'ai de jolies roses, des camelias... (*Entrant.*) Tiens !... c'est monsieur Maurice !... bonjour, monsieur Maurice !...

MAURICE. Comment !... tu me connais, petite ?

ATHÉNAIS. Dame ! quand on demeure dans la même maison...

MAURICE, *lorgnant dans la salle.* Ah ! nous sommes voisins ?...

ATHÉNAIS. Oui, vous habitez l'entre-sol, et moi le sixième... rue Saint-Georges... Je vous ai rencontré bien des fois dans l'escalier... et puis, madame Cabuchet, la portière, m'a dit le plus grand bien de vous.

MAURICE. Vraiment ?... (*A part.*) Elle est originale cette jeune fille... (*Haut.*) Je suis très-flatté que madame Cabuchet veuille bien donner de bons renseignements sur mon compte... mais, je ne me souviens pas...

ATHÉNAIS. Ce n'est pas faute de vous avoir fait de belles reverences, mais c'était peine perdue... vous ne voyez jamais personne... vous avez toujours l'air si distrait, si rêveur !...

MAURICE, *tristement.* C'est vrai.

ATHÉNAIS. Et puis, est-ce qu'on fait attention à une pauvre fille comme moi ?

MAURICE, *venant à elle.* Elle en vaut bien la peine, quand elle a ta jolie figure.

ATHÉNAIS, *faisant la révérence.* Vous êtes bien honnête !

MAURICE. Tu vends donc des fleurs à l'Opéra ?

ATHÉNAIS. Oui, le soir...

MAURICE. Et... le jour ?

ATHÉNAIS. Le jour, je soigne mon vieux père qui est pauvre, infirme...

MAURICE. Que fait-il, ton père ?

ATHÉNAIS. Il est maître tailleur ; mais retenu au lit depuis six mois, il ne peut plus tenir une aiguille, le pauvre homme ! et, sans monsieur Mathieu, il n'y aurait pas tous les jours du pain dans notre mansarde.

MAURICE. Qu'est-ce que c'est que monsieur Mathieu ?

ATHÉNAIS. C'est un brave garçon qui a été apprenti chez mon père, et qui ne l'a pas abandonné dans le malheur ; il passe les nuits à travailler pour lui.

Air : J'ai vu le Parnasse des Dames.

Mais c'est en vain qu'il se démène,
Ce qu'il gagne et moi ce que j' vends,
Au bout du mois suffit à peine
Pour payer les médicaments.
C' que boit not' valétudinaire
Est toujours pris sur not' manger,
Nous n' fréquentons l'apothicaire
Qu'en négligeant le boulanger.

MAURICE. Et monsieur Mathieu n'est-il poussé dans sa louable conduite que par l'amour... du prochain?

ATHÉNAÏS. Il me dit aussi quelquefois qu'il en a pour moi.

MAURICE. Et toi?

ATHÉNAÏS. J'ai beaucoup d'amitié pour lui.

MAURICE. De l'amitié?

ATHÉNAÏS. Rien de plus... on n'est pas maître de donner son cœur à qui l'on veut.

MAURICE. Je crois bien! (*Il retourne à droite.*)

ATHÉNAÏS, *avec intention.* C'est si capricieux le cœur, et si contrariant... au lieu d'aller où on l'appelle, il faut toujours qu'il s'entête après ceux qui ne pensent pas à lui.

MAURICE, *regardant dans la salle.* Ainsi, ce pauvre monsieur Mathieu...

ATHÉNAÏS. Il n'a pas de chances...

MAURICE, *de même.* Je le plains!... mais c'est un digne jeune homme que j'estime et dont je désire faire la connaissance... et, certainement, ma jeune voisine... j'irai vous voir.

ATHÉNAÏS, *vivement.* Vrai!... (*Se reprenant en rencontrant les yeux de Maurice qui s'est retourné.*) Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, monsieur Maurice.

SCENE II.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, *parlant à la cantonade.* Alfred de Gerville... que diable! vous devriez me reconnaître. (*Entrant.*) Ces ouvreuses sont insupportables... Eh! mais, voilà Maurice!...

MAURICE. Alfred?...

ALFRED, *voyant Athénaïs.* Je te dérange peut-être?... tu étais en affaires?...

MAURICE. Du tout... cette petite m'offrait des bouquets.

ALFRED. La piquante Athénaïs?

MAURICE. Vous vous connaissez aussi?

ALFRED. Il y a longtemps!

ATHÉNAÏS. Est-ce que je ne connais pas tous les habitués de l'Opéra... par leurs noms, même? Et monsieur Alfred, surtout... car il fait attention aux jeunes filles, lui!... il y fait même beaucoup trop attention...

ALFRED. Méchante!

ATHÉNAÏS. C'est bien ma meilleure pratique!... il m'achète trois ou quatre bouquets par soirée... sans compter ceux qu'il vient chercher chez nous, dans la journée... Si je sais ce qu'il peut en faire!...

ALFRED. Je collectionne, ma chère... je fais des études sérieuses en horticulture.

MAURICE. Ah! fort bien! (*Il va s'asseoir sur le canapé, au fond.*)

ALFRED, *à Athénaïs.* En ce moment, j'ai besoin de tulipes, je suis en train de creuser la tulipe... tu m'en apporteras demain matin chez moi.

ATHÉNAÏS, *faisant une révérence.* Désolée... mais je ne vais pas en ville; messieurs, je suis bien votre servante. (*Elle sort.*)

SCENE III.

MAURICE, ALFRED.

ALFRED. Charmante enfant!... gaie, rieuse et espiègle... (*Il passe à droite.*) Si celle-là ne fait pas son chemin... (*Prenant une chaise qu'il tourne vers le canapé, et s'asseyant.*) Ah çà, monsieur Maurice, m'expliquerez-vous la transformation soudaine qui s'est opérée depuis quelque temps dans vos mœurs et dans votre conduite?

MAURICE. Ah! tu as remarqué...

ALFRED. Resté, à la mort de votre père, possesseur de cinq ou six mille livres de rentes, pour toute fortune, vous prenez la sage résolution de venir à Paris faire votre droit et vous créer un avenir... pendant trois mois, vous êtes un modèle d'ordre et d'économie, vous suivez vos cours avec exactitude, vous piochez votre Digeste avec un fanatisme de bénédictin... quand tout à coup, changement à vue... on vous rencontre au bois caracolant sur une jument baie et suivi d'un groom... de la même couleur..., vous courez les bals, les spectacles, les cercles, où vous jouez la bouillotte à vingt francs la fiche... On vous voit même à la Bourse, où la fiche est beaucoup plus chère... Prenez-y garde, jeune homme... à ce train-là votre capital héréditaire n'ira pas loin.

MAURICE. Que veux-tu!... il faut que jeunesse se passe.

ALFRED. Ainsi, tu t'amuses?

MAURICE. Moi? non, je m'ennuie à mourir!

ALFRED. Ah! bah! la société que tu fréquentes...

MAURICE. Me paraît insipide.

ALFRED. Le plaisir que tu poursuis...

MAURICE. Me fatigue sans me distraire.

ALFRED. Mais alors pourquoi continuer une existence qui te ruine et qui te déplaît?

MAURICE, *se levant et descendant.* Parce que j'ai besoin de m'étourdir, de me jeter en dehors de moi-même!... quand on souffre... on s'agite...

ALFRED, *de même.* Est-ce que tu es malade?

MAURICE. Mieux que cela!

ALFRED. Comment?

MAURICE. Je suis amoureux!

ALFRED. Amoureux?

MAURICE. D'un ange, mon ami, d'un ange!

ALFRED. Cela va sans dire... les femmes sont toutes des anges... quand nous les aimons... mais après!... C'est très-grave, ce que tu as là, mon cher; il faut traiter cela par l'allopathie, les contraires par les contraires.

Air nouveau de M. Poinsot.

Prends vite pour maîtresse
Un monstre de laideur,
Qui t'irrite sans cesse
Par sa mauvaise humeur;
Bientôt cette Euménide
Au regard infernal
Va te rendre insipide
Le sexe en général;
En voyant son visage
Tu nieras la beauté,
Et, devenu sauvage,
Tu reprends ta santé.
Ainsi, sans pharmacie,
On guérit sans retour
De cette maladie
Qu'on appelle l'amour!

MAURICE. Oui, un amour vulgaire, comme tu peux en éprouver un, toi! mais non ce sentiment éternel et sublime...

ALFRED. Prends garde... tu vas faire une phrase, je la connais... je l'ai faite aussi... en sortant du collége... parce que, vois-tu, l'amour, consulte les philosophes... l'amour se divise en trois âges... à vingt ans, il est vif, ardent, impétueux; il pleure, gémit, souffre et déraisonne... comme toi; c'est ta période... à trente ans, il est calme, posé, réfléchi, habile à tirer parti des circonstances, il observe et profite... enfin, il raisonne... comme moi; c'est la période où je suis... à quarante ans, enfin, il se plaît à oublier la clef de sa caisse dans le boudoir des Célimènes, et sait au juste à combien lui revient un sourire... c'est la troisième et dernière période... Voilà, mon cher, la doctrine du sage.

MAURICE. Alors, je te plains bien d'être sage!...

ALFRED. Et moi, je te plains bien d'être amoureux... mais achève ta confidence, et dis-moi quelle est l'incomparable beauté...

MAURICE. Hélas! mon cher ami, je ne la connais pas!

ALFRED. Que le diable t'emporte!... Et voilà un gros quart d'heure que j'écoute tes sornettes!...

MAURICE. Du moins, je ne la connais que de vue.

ALFRED. Ah! c'est mieux.

MAURICE. Un jour, en rentrant chez moi, j'entendis le bruit d'une robe qui me précédait et qui frôlait la rampe... j'éprouvais déjà le frisson que je ressens toujours à l'approche d'une femme... je ne sais pas si tu es comme moi...

ALFRED, *s'inclinant.* Je m'en flatte...

MAURICE. Quand, tout à coup, j'entendis des cris de détresse... en un bond j'eus atteint le sommet de l'escalier, et je vis un grossier Auvergnat, un porteur d'eau, je crois, qui voulait faire payer le passage à la dame par un brutal baiser... me précipiter sur le rustre, lui faire dégringoler tout un étage, ne fut que l'affaire d'un instant, et je recueillis chez moi l'inconnue qui était tombée évanouie sur le palier.

ALFRED. Voilà un début qui promet.

MAURICE. Je contemplai alors ses traits... imagine-toi la figure la plus ravissante, la plus distinguée... une jeune personne de dix-huit à vingt ans, à la mise élégante, quoique simple, à la taille svelte et élancée, et qu'on aurait pu prendre pour une divinité aérienne!...

ALFRED. Vu la région élevée où elle se trouvait, en ce moment...

MAURICE. A cet aspect je restai interdit, muet... et je ne sais comment cela se fit, mais lorsqu'elle reprit ses sens, j'étais à ses genoux, couvrant de baisers une main délicieuse.

ALFRED. Et parfaitement gantée sans doute?

MAURICE. Parbleu!... Alors la dame se leva subitement, et me remerciant du geste et du regard...

ALFRED. Eh bien?...

MAURICE. Elle disparut avant que j'eusse pu trouver un seul mot à lui dire.

ALFRED. Enfant!

MAURICE. Je maudis mille fois ma timidité, et me creusai l'imagination pour donner une forme réelle à cette apparition fantastique... que venait-elle faire au septième étage, elle qui devait tout au moins habiter un temple?

ALFRED. Au rez-de-chaussée.

MAURICE. Je descendis interroger madame Cabuchet, ma portière : « Parbleu!... s'écria-t-elle, ça ne peut être qu'une visite pour mademoiselle Athénaïs Tricot. »

ALFRED. La petite bouquetière?...

MAURICE. « Et probablement, ajouta-t-elle, son amie, mademoiselle Fœdora. »

ALFRED. Fœdora ? la protégée du baron d'Auvrecourt, le banquier.

MAURICE. Hélas ! mon odieuse concierge ne m'épargna pas ce détail... pourtant je doutais encore... je croyais à une erreur... quand deux jours après, le hasard me fit apercevoir, sur le boulevard, dans un élégant coupé, ma belle inconnue, en tête-à-tête avec le baron.

ALFRED. Pauvre ami !

MAURICE. C'était bien elle... elle avait rougi en m'apercevant.

ALFRED. Elle a rougi ?... une danseuse !... quelle dissimulation !

MAURICE. Je fus désespéré !... cette femme... je ne pouvais l'estimer, et j'étais forcé de m'avouer que je l'aimais comme un insensé !... pendant un mois j'essayai de lutter contre ma passion... je me fis joueur, spéculateur, viveur... ce fut en vain !... l'image de Fœdora me poursuivait partout !... Hier, enfin, le baron, avec qui je m'étais trouvé plusieurs fois dans des parties de garçon, m'offrit une place dans sa loge pour venir applaudir ce soir sa maîtresse... et j'ai accepté, j'ai accepté lâchement !... voilà, mon cher Alfred, pourquoi tu rencontres ici l'homme du monde le plus malheureux et le plus furieux ! (*Il remonte et passe à droite.*)

ALFRED. Pauvre garçon !... mais j'entends, je crois, le gros rire du baron ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, D'AUVRECOURT.

D'AUVRECOURT, *entrant en riant*. Ah ! ah ! ah ! C'est fort drôle !

ALFRED. Vous êtes bien en gaîté ce soir, mon cher d'Auvrecourt ?

D'AUVRECOURT. C'est Horace de Nanteuil que j'ai rencontré dans le couloir... il a ri à gorge déployée d'une de mes saillies... et moi aussi... Bonjour, Alfred... bonjour, monsieur Maurice... vous êtes bien aimables, messieurs, d'avoir disposé de ma loge.

MAURICE. C'est vous en priver, peut-être ?

D'AUVRECOURT. Du tout !... j'en ai deux... celle-ci est ma loge intime... connue seulement de mes amis et de ma... Cydalise... Ma loge officielle est aux premières...

MAURICE. Monsieur le baron est, à ce qu'il paraît, un grand amateur de l'Opéra ?

D'AUVRECOURT. Je l'étais autrefois, quand l'Opéra existait... mais aujourd'hui...

MAURICE. Pourtant, nous avons dans le chant et dans la danse des talents...

D'AUVRECOURT. Qu'est-ce que cela me fait à moi, le talent ?... je ne viens pas pour ça... voyez-vous, messieurs... aujourd'hui l'art est perdu... la mélodie, la chorégraphie, tout s'en va, tout est gâté !

AIR : *Qu'il est heureux d'épouser celle.*

Dans le chœur on fait des coupures,
On retranche dans le décor ;
Le chant est sabré sans mesure,
Dans la danse on supprime encor ;
L'Opéra nous prend pour ses dupes ;
Songez, messieurs les directeurs,
Qu'ici, ce n'est qu'en fait de jupes
Qu'il faut éviter les longueurs.

ALFRED. Ne m'en parlez pas !... les bonnes traditions sont perdues.

D'AUVRECOURT. Parbleu... autrefois il y avait de piquants scandales, des beautés célèbres qui attiraient tous les regards par l'éclat de leurs conquêtes... maintenant ce n'est plus cela !... C'est ennuyeux à périr !... Ces demoiselles sont comme les pièces, elles ne font jamais parler d'elles... tout le monde est sage, tout le monde est honnête... l'Opéra est flambé !... C'est désolant pour nous autres jeunes gens d'esprit et de plaisirs... Nous, la nouvelle régence !... on a une maîtresse, personne ne s'en doute... et elle vous est fidèle !... elle a des vertus domestiques !... C'est presque un ménage... autant vaudrait rester dans le sien !...

ALFRED. Les mœurs se gâtent tout à fait !...

D'AUVRECOURT. Enfin, toujours est-il que Fœdora débute ce soir... et ce n'est pas sans peine !

ALFRED, *à part*. Je comprends ça...

D'AUVRECOURT. Maziller, le maître de ballets, m'a promis de la placer dans un pas de cinq, et de la montrer de la manière la plus avantageuse pour elle et pour le public.

ALFRED. C'est-à-dire fort peu ?...

D'AUVRECOURT. Ne m'en parlez pas !... ça me désole... Fœdora veut à toute force avoir des succès... de la gloire...

ALFRED. Et comme le talent ne s'achète pas...

D'AUVRECOURT. Je ne sais à quel saint me vouer !... Ah çà ! messieurs, il s'agit de faire ce soir une ovation à ma sylphide... un triomphe à la Jenny Lind !... J'ai acheté tous les habitués du lustre... des battoirs du plus fort calibre... quant aux bouquets... j'ai accaparé toute la boutique de la marchande... Fœdora sera enfouie sous une avalanche de fleurs... on les confondra... ah ! ah ! ah !... le mot est joli... je regrette qu'elle ne soit pas là pour l'entendre...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ATHÉNAÏS.

ATHÉNAÏS, *portant, dans une corbeille, des couronnes et des bouquets*. Voici, monsieur le baron, les bouquets demandés...

D'AUVRECOURT. Ah ! très-bien, petite... très-bien !...

ATHÉNAÏS. Ils sont très-frais.

D'AUVRECOURT, *lui prenant le menton*. Pas plus que ton visage, friponne...

ALFRED. C'est encore un mot... il est intarissable !

D'AUVRECOURT, *à Athénaïs*. Ne perdons pas de temps... (*Prenant dans la corbeille une couronne et plusieurs bouquets.*) Je garde ces bouquets, remporte ceux-ci... et n'oublie pas, après le pas de cinq, de les jeter à mademoiselle Fœdora... du cintre... tu entends ?...

ATHÉNAÏS, *allant déposer sa corbeille dans le fond, à gauche*. Soyez tranquille...

D'AUVRECOURT. Ne va pas te tromper de danseuse !...

ATHÉNAÏS, *redescendant sans sa corbeille*. Oh ! je connais bien Fœdora ! c'est une ancienne amie... seulement, elle a de belles robes, elle... des bijoux... des cachemires... une voiture... est-elle heureuse !

ALFRED. On peut l'être à moins.

AIR *de la Servante justifiée.*

A Paris un joli visage
Pour éblouir, intéresser,
N'a pas besoin d'une équipage...
Et le bonheur peut s'en passer.

ATHÉNAÏS.

Mais le bonheur, inconstant par nature,
Est trop souvent prêt à nous échapper,
Et quand on peut le poursuivre en voiture
On est plus sûr alors de l'attraper.

MAURICE, *à part, assis près de l'ouverture de la loge*. Pauvre enfant ! elle ne sait pas ce qu'elle envie !...

D'AUVRECOURT, *à Athénaïs*. Ça te ferait donc bien plaisir d'avoir tous ces brimborions-là ?

ATHÉNAÏS. Dame ! si ça ne me coûtait pas plus cher qu'à Fœdora, qui dit que ça lui vient d'un oncle qui aime à soutenir ses parents... est-ce vrai ?

ALFRED, *souriant*. Demande au baron, il est très au courant de ce secret de famille. (*Il remonte.*)

ATHÉNAÏS. Ah !... mais je n'en ai pas, moi, des oncles comme ça !

D'AUVRECOURT. Laisse faire : avec de jolis yeux comme les tiens, on finit toujours par être la nièce de quelqu'un.

ATHÉNAÏS, *naïvement*. Vous croyez ?

D'AUVRECOURT. J'en suis sûr !...

ALFRED, *à part*. Tentateur ! (*Maurice se lève.*)

D'AUVRECOURT, *à Athénaïs*. En attendant va porter ces deux mots à Fœdora, dans sa loge... (*Il écrit sur un calepin. Athénaïs va reprendre sa corbeille, au fond, à gauche.*) Il faut la prévenir de son triomphe... sans ça... la surprise... elle pourrait s'évanouir...

ALFRED. Elle s'y attend si peu !... mais pourquoi n'allez-vous pas la prévenir vous-même ?

D'AUVRECOURT. Impossible, mon cher !... elle s'habille, et dans ces moments-là, elle ne souffrirait jamais qu'un homme... pas même moi !... C'est de la pruderie... mais je m'y prête. (*Remettant son billet à Athénaïs qui est redescendue.*) Fais ma commission et tu recevras un baiser pour ta peine.

ATHÉNAÏS, *faisant la révérence*. Merci, monsieur le baron... j'aime mieux vous obliger gratis. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* ATHÉNAÏS.

D'AUVRECOURT, *la suivant*. Petit masque ! (*Passant à droite.*) J'ai idée que la figure chiffonnée de cette petite la mènera loin. (*Il s'assied et lorgne dans la salle.*)

MAURICE, *à Alfred*. Est-ce que le baron aurait des vues ?

D'AUVRECOURT. Oh ! non !... Fœdora m'arracherait les yeux...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, *de la porte, avec mystère*. Monsieur le baron !... (*allant à lui*) monsieur le baron...

D'AUVRECOURT. Eh bien ! qu'y a-t-il ? (*A Alfred et à Maurice.*) C'est mon valet de chambre intime, ne faites pas attention. (*Alfred et Maurice causent en se promenant, à gauche.*)

JULIEN, *bas au baron*. Madame la baronne est ici...

D'AUVRECOURT, *se levant*. Ma femme !

JULIEN. Dans la loge des premières...

D'AUVRECOURT. Elle qui ne devait pas venir à l'Opéra ce soir !...

JULIEN. Elle s'y est décidée après le départ de monsieur... et je suis venu en toute hâte...

D'AUVRECOURT. Très-bien ! du moment que je suis prévenu... le mal n'est pas grand... va ! va ! (*Il le mène jusqu'à la porte en lui parlant bas. L'orchestre joue.*)

ALFRED, *qui regarde dans la salle*. Venez donc, baron ; le second acte va commencer...

D'AUVRECOURT. Pardon !... C'est que je viens de recevoir une nouvelle qui modifie un peu notre programme... (*A Maurice.*) Monsieur Maurice, rendez-moi un service...

MAURICE. Moi ?

D'AUVRECOURT. Chargez-vous de jeter les bouquets...

MAURICE. Comment?

D'AUVRECOURT. Oui, je ne me puis pas moi-même... je vous dirai pourquoi... ni Alfred non plus... on le connaît pour mon ami... tandis que vous...

MAURICE. Mais...

D'AUVRECOURT. Allons! allons!... c'est convenu... je vous rendrai ça à votre prochaine... débutante... mettez-vous là, sur le devant de la loge, je vous passerai les munitions. (*Ils se rangent en cercle autour de l'ouverture de la loge. Maurice est au fond du théâtre, Alfred au milieu, d'Auvrecourt est le plus rapproché du public.*)

ALFRED. On lève le rideau... attention!

D'AUVRECOURT, *debout, regardant par derrière les stores.* Ah! je suis très-ému... C'est elle... la voilà!

MAURICE. Qui?

D'AUVRECOURT. Fœdora... l'écharpe bleue... c'est Fœdora...

MAURICE, *se levant et à lui-même.* L'écharpe bleue!... (*Faisant un pas à gauche.*) Mais ce n'est pas mon inconnue!

ALFRED. Tu dis?

MAURICE, *reprenant sa place.* Rien... (*Musique de ballet à l'orchestre.*)

D'AUVRECOURT. Elle danse le fameux pas de cinq. (*Lorgnant et obéissant au mouvement de la danse.*) Ah! mais... pas mal du tout!... brava! Fœdora, bravissima!

ALFRED, *lorgnant de même.* Oui... elle danse à peu près en mesure...

D'AUVRECOURT. C'est l'orchestre qui ne la suit pas... ils n'y mettent pas la moindre complaisance... Oh! mes amis! voici le moment de l'ovation .. Allons, monsieur Maurice... prenez cette couronne, (*il la lui passe*) et visez juste... à l'écharpe bleue... (*Maurice jette la couronne.*) Allons, bon!... vous avez bien travaillé! vous avez couronné la première contre-basse!...

MAURICE. J'ai fait de mon mieux...

D'AUVRECOURT. On ne va rien y comprendre... une contre-basse couronnée!... ça n'a pas le sens commun... voyons, recommencez..., et jetez tout cela... (*Maurice jette tous les bouquets à la fois.*) Ah! bravo! cette fois ça y est... (*Il se lève et vient en scène à gauche.*) Fœdora a reçu l'avalanche en plein estomac...

MAURICE, *tout à coup, à part en se levant.* Grand Dieu! qu'ai-je vu!...

D'AUVRECOURT. Qu'avez-vous donc?

ALFRED, *se levant aussi.* Comme te voilà pâle!... serais-tu indisposé?...

MAURICE, *s'appuyant sur la balustrade.* Non... ce n'est rien... l'éclat subit des lumières... dites-moi, mon cher baron, quelle est donc cette loge des premières à droite?...

D'AUVRECOURT. C'est la mienne... ma loge politique.

MAURICE. Et cette dame, sur laquelle sont attachés tous les regards?

D'AUVRECOURT. C'est ma femme...

MAURICE, *à part.* Sa femme!!! mon inconnue!...

D'AUVRECOURT. Ma propre légitime, qui est venue me surprendre... voilà pourquoi je vous ai chargé de jeter les bouquets... Elle connaît tous mes amis, et aurait pu soupçonner... tandis que vous, qu'elle n'a jamais vu...

MAURICE, *à part.* Ah! cruelle méprise!...

D'AUVRECOURT. Je ne voudrais pour rien au monde qu'Amélie pût penser...

MAURICE, *à part.* Amélie!... Je sais son nom, maintenant!

SCENE VIII.

LES MÊMES, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS, *entrant.* Monsieur le baron, j'ai fait votre commission.

D'AUVRECOURT. Fort bien!

ATHÉNAIS. En lisant votre billet, Fœdora s'est écriée : Quel bonheur!

D'AUVRECOURT. J'étais sûr de la ravir!

ATHÉNAIS. Et un monsieur à moustaches, qui était dans sa loge, s'est écrié aussi : Ah! quel bonheur!

D'AUVRECOURT. Comment!... un monsieur à moustaches?...

ATHÉNAIS. Il était en train de lui attacher ses bracelets.

ALFRED. C'est sa femme de chambre. (*Il monte.*)

D'AUVRECOURT. Par exemple! mademoiselle Fœdora a des femmes de chambre à moustaches!... Elle qui me défend d'entrer dans sa loge quand elle s'habille?... Il paraît qu'un autre...

ALFRED, *riant.* Est plus heureux que vous, mon cher baron...

D'AUVRECOURT. Ah! l'ingrate! la perfide! (*Explosion de bravos dans la salle.*)

ALFRED. Entendez-vous l'ovation?... les batteurs de gros calibre?...

D'AUVRECOURT. Ah! je suis furieux!... je vais aller lui faire une scène!... Mais non... c'est impossible... le spectacle va finir, et il faut que j'accompagne ma femme... (*Il va reprendre son chapeau.*) Que faire! (*Nouvelle explosion de bravos.*)

ALFRED. Comme ils vous en donnent pour votre argent, les gaillards!

D'AUVRECOURT. Ah! que je suis donc fâché d'avoir fait une ovation!... Mais je me vengerai. (*Rencontrant les yeux d'Athénaïs, et frappé d'une idée.*) Oui, je me vengerai!...

ATHÉNAIS, *à part.* Comme il me regarde!

D'AUVRECOURT. Adieu, messieurs, adieu!... (*Il sort vivement.*)

ATHÉNAIS, *à part.* Quels yeux il m'a fait! (*Musique de scène.*

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté d'Auvrecourt.*

ALFRED. La position sociale de mademoiselle Fœdora me paraît diablement compromise...

ATHÉNAIS, *à elle-même.* Bah!...

MAURICE, *qui, pendant la fin de la scène, est resté les yeux fixés sur la loge d'Amélie. — A part.* Elle se lève... elle quitte sa loge... saluons-la... (*Il salue.*)

ALFRED. C'est la baronne que tu salues?

ATHÉNAIS, *à elle-même.* Une baronne?...

MAURICE. Elle détourne les yeux.

ALFRED. Parbleu! une vertu comme elle, qui t'a vu jeter des bouquets à une danseuse.

ATHÉNAIS, *à elle-même.* Une danseuse!...

MAURICE, *à part.* Ah! je suis perdu! (*Il tombe accablé sur sa chaise. — Le rideau baisse.*)

ACTE II.

Une mansarde pauvrement meublée. — Un établi de tailleur, près de la fenêtre qui est au fond. Porte d'entrée à droite ; à gauche, celle de la chambre du père Tricot. — A gauche, au premier plan, une petite table et quelques cartons et outils d'ouvrière fleuriste. A droite, premier plan, une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIEU, *seul, assis sur l'établi et travaillant ; il soupire.* Ah! j'ai le cœur gonflé comme le ballon de monsieur Godard... L'amour fait de cruels ravages dans le cœur d'un garçon tailleur! Ah! Athénaïs! quand donc irons-nous trouver monsieur le maire?

AIR : *L'ermite de Saint-Avelle.*

Sans parler d' moi que votr' rigueur désole,
Au père Tricot ça ferait tant d' plaisir!
Voir notre hymen, c'est l'espoir qui l' console;
En tardant trop vous le verriez mourir!
Ma Thénaïs, cessez d'être sévère,
Car vous pouvez, en disant : Je consens,
Rendre aujourd'hui la vie à vot' vieux père,
Et la donner plus tard à mes enfants!
Rendez la vie à monsieur votre père,
Et la donner plus tard à mes enfants!
Donnez, donnez la vie, à mes nombreux enfants!

C'est pourtant vrai, ça! (*On frappe.*) Entrez! Madame la baronne d'Auvrecourt? (*Il descend vivement de son établi.*)

SCÈNE II.

MATHIEU, AMÉLIE.

MATHIEU. Est-ce Dieu possible! vous, madame, qui avez déjà eu la bonté de venir hier?

AMÉLIE. C'est qu'il m'a semblé qu'ici vous aviez tous besoin de moi... Notre malade, d'abord, comment va-t-il?

MATHIEU. Le père Tricot?... Merci bien!... il va toujours très-mal... son rhumatisme *horticulaire* ne lui laisse pas un instant de repos, et le médecin nous a donné l'espoir que ça pouvait durer comme ça bien longtemps.

AMÉLIE. Et il n'a que vous pour le soigner?

MATHIEU. Oui, madame, pour le moment.

AMÉLIE. Et sa fille?

MATHIEU. Mam'zelle Athénaïs...

AMÉLIE. Je ne l'ai jamais aperçue ici.

MATHIEU. Je crois bien, elle est toujours par voie et par chemin, maintenant qu'elle va en journée.

AMÉLIE. Elle a renoncé à ses bouquets?...

MATHIEU. Parbleu! le goût des grandeurs lui est venu... elle aspire à être fleuriste. (*Il désigne les cartons à fleurs placés sur la table à gauche, et du geste invite la baronne à s'asseoir.*)

AMÉLIE, *allant s'asseoir près de la table, et regardant les fleurs.* C'est toujours vendre des fleurs...

MATHIEU. Oui, mais je préfère les autres... je n'aime pas ce qui est artificiel, et si on m'avait écouté... Mais j't'en moque! le père Tricot a toujours eu le tort de gâter sa fille; et, comme elle est coquette, il faut à mademoiselle des tabliers noirs et des bonnets à rubans. Il est vrai que ça lui va si bien et qu'elle est si gentille avec ça! (*Il soupire.*) Mais n'importe, on voit bien qu'elle ne se plaît plus chez nous... il faut qu'elle soit dans un salon au premier chez madame Benjamin.

AMÉLIE. Une des premières fleuristes de Paris.

MATHIEU. Chez laquelle il y a des glaces dorées où ses demoiselles se regardent, des meubles en palissandre, et des canapés...

AMÉLIE. Je n'y vois pas grand mal.

MATHIEU. Il n'est pas bon qu'une jeunesse s'habitue aux canapés... est-ce qu'il y en a ici? et puis, quel est le monde qui fréquente ces beaux magasins?

AMÉLIE. Des dames de la haute société.

MATHIEU. C'est drôle... j'y ai été deux fois,

et je n'y ai vu que des messieurs, et des jeunes encore!... enfin! les hommes vont peut-être porter des fleurs... les femmes portent bien des gilets.

AMÉLIE, *se levant*. Il faut veiller sur cette jeune fille, je vous y aiderai, si je le peux... car c'est un devoir.

Air de Mlle *Garcin-Dufort*. (Geneviève.)

C'est un enfant que son miroir abuse,
Dans le péril ne l'abandonnez pas;
De tous les torts que sa jeunesse excuse
Vous êtes seul responsable ici-bas.
Oui, comme un frère, il faut veiller sur elle.
Mais quand plus tard la raison lui viendra,
Vous fournirez vos comptes de tutelle,
Et c'est son cœur qui les acquittera,
Oui, c'est alors que son cœur vous paira!

MATHIEU. Je sais bien... mais en attendant, voilà trois mois que nous devions nous marier, madame... même que nos bans étaient publiés... et maintenant, on n'en parle plus.

AMÉLIE. Pauvre garçon!

MATHIEU. J'avais bien eu l'idée aujourd'hui, que c'est sa fête, de remettre la chose sur le tapis, en la lui souhaitant... sa fête... avec un pot d'œillet d'Inde, que j'ai marchandé ce matin, mais on me l'a fait dix sous; pas moyen, c'est le prix d'un loch pour le père Tricot.

AMÉLIE. Que cela ne vous inquiète pas... vous me faites penser qu'il faut acquitter avant tout le mémoire du pharmacien qui vous faisait crédit... tenez. (*Elle lui présente une bourse.*)

MATHIEU, *hésitant*. C'est que...

AMÉLIE. Prenez donc.

MATHIEU, *prenant la bourse*. Je veux bien.. mais ce sera pour autre chose... parce que ce mémoire... (*mystérieusement*) il va être payé.

AMÉLIE. Comment cela?

MATHIEU. Un voisin à nous s'en est chargé hier soir.

AMÉLIE. Ah! c'est bien à lui!

MATHIEU. Un beau jeune homme... un élégant, monsieur Maurice.

AMÉLIE. Monsieur Maurice?... je ne le connais pas.

MATHIEU, *allant serrer la bourse dans un coffret sur la cheminée à droite*. Il connaît pourtant madame ..car, dans la journée, vous aviez oublié près du malade... un de vos jolis petits gants vert-pomme...

AMÉLIE. Eh bien?

MATHIEU. Quand monsieur Maurice a appris qu'il appartenait à madame la baronne d'Auvrecourt... il s'en est emparé avec une vivacité... ses yeux brillaient, et il s'est écrié: « Donne!... donne!... je me charge de le remettre à elle-même. » (*Revenant.*) Est-ce qu'il ne l'a pas fait?

AMÉLIE. Non, vraiment.

MATHIEU. Ce sera un oubli alors... car c'est un jeune homme honnête... incapable de prendre un gant à qui que ce soit!.. et puis, il n'y a pas à craindre qu'il l'ait perdu... car il l'avait serré... (*montrant sa poitrine*) là... bien précieusement.

AMÉLIE, *un peu troublée*. Il suffit...Vous avez eu tort de me nommer, de dire que je venais ici... je vous l'avais défendu.

MATHIEU. C'est vrai, madame... un mouvement d'amour-propre... c'est si honorable d'être secouru par vous!

AMÉLIE *avec bonté*. Assez, assez... maintenant... je vais voir notre malade et lui donner du courage.

MATHIEU, *allant ouvrir à gauche*. Père Tricot,.. madame la baronne!...

AMÉLIE, *entrant à gauche*. Bonjour, père Tricot... Eh bien! comment allez-vous ce matin?

SCÈNE III.

MATHIEU, *puis* MAURICE.

MATHIEU, *revenant*. Oui, elle va lui donner du courage... et puis, autre chose avec... crème de baronne, va!

MAURICE, *entrant essoufflé*. Ah! les six étages sont rudes..

MATHIEU. Bonjour, monsieur Maurice.

MAURICE. Tiens, mon garçon, voici la note du pharmacien acquittée, et un crédit illimité pour l'avenir. (*Il va s'asseoir à gauche.*)

MATHIEU. Il se pourrait! Ah! monsieur, combien je vous remercie! nous allons donc pouvoir nous abreuver des médicaments les plus dispendieux!

Air du *Verre*.

Pour nous, grâce à votre bonté,
Le quinquina devient possible,
L'éther est une vérité,
Le laudanum est accessible.
Rien ne nous est plus interdit,
Ni bourrache, ni limonade...
Pouvoir se droguer à crédit
Ça donn'rait l'envi' d'être malade!

Qu'on dise encore du mal des écus et de ceux qui en ont! (*Il va déposer la note du pharmacien sur la cheminée.*)

MAURICE. Et tes chagrins, mon pauvre Mathieu?... car tu étais bien triste hier au soir!

MATHIEU. Et vous, monsieur, vous n'étiez pas déjà si gai...

MAURICE. C'est vrai!... (*portant la main sur son cœur*) mais j'ai à présent sur moi un talisman!...

MATHIEU. Moi... (*soupirant*) c'est toujours Athénaïs qui me fait enrager avec ses idées d'ambition... c'est l'exemple de Fœdora qui l'a perdue... enfin! si elle tourne mal... elle sera la cause de ma mort et de celle de son vieux père... voilà!... Seulement, par égard, je laisserai le papa s'en aller le premier.. afin de lui rendre les honneurs funèbres; on doit ça à la vieillesse et au malheur. (*Il va se replacer sur son établi et travaille. Maurice le suit et s'assied à gauche sur le coin de l'établi.*)

MAURICE. Rassure-toi, mon pauvre Mathieu, j'ai l'espoir que bientôt tu seras l'heureux époux de mademoiselle Athénaïs, et dans ce cas-là, je me charge des frais de la noce.

MATHIEU. Ah! monsieur!... Comment pourrai-je jamais reconnaître... vous qui vous occupez tant du bonheur des autres, puissiez-vous être heureux à votre tour!... puisse le sort vous accorder...

MAURICE. Ce que je désire?... c'est difficile!

AMÉLIE, *entr'ouvrant la porte de gauche, aperçoit Maurice qui lui tourne le dos*. Ce jeune homme! (*Elle ramène la porte sur elle.*)

MATHIEU. Pourquoi donc? Les bénédictions d'un honnête homme finissent toujours par porter chance, allez!... et je m'intéresserai de si bon cœur à tous vos désirs, à toutes vos espérances...

MAURICE. Eh bien! unis donc tes vœux aux miens, pour qu'elle me *croie* et pour qu'elle *m'aime!*...

AMÉLIE, *à part*. De qui parle-t-il?

MATHIEU. *Elle!*... Je ne vous comprends pas... mais c'est égal, je ferai la commission. J'ai idée que ça doit nous porter bonheur à tous deux... Ah! Dieu! dire que si Athénaïs voulait... je pourrais être marié... je pourrais devenir papa, car c'est mon rêve ça, monsieur, d'avoir une jolie petite fille qui lui ressemblerait et à moi aussi!

MAURICE. Si le ciel te l'accorde, j'en serai le parrain...

MATHIEU, *transporté*. Vrai?...

MAURICE. A une condition...

MATHIEU. Laquelle?

MAURICE. C'est que vous la nommerez Amélie!...

AMÉLIE, *à part*. Mon nom! (*Elle referme la porte.*)

MATHIEU. Amélie?... c'est un joli nom!

MAURICE, *à Mathieu*. Mais, que je ne te dérange pas plus longtemps. (*Se dirigeant vers la porte de gauche.*) Je vais dire bonjour à notre malade. (*La porte s'ouvre et apercevant Amélie.*) Dieu! madame d'Auvrecourt! (*Il recule et prend ainsi la droite.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, AMELIE.

AMÉLIE. Vous ici, monsieur?...

Air de *Couder*. (Suzanne de Croissy.)

Vraiment, ma surprise est profonde,
Je croyais, on le comprendra,
Qu'un jeune homme de votre monde
Ne se montrait qu'à l'Opéra.

MATHIEU.

Pardon!... sa bonté se hasarde
Souvent aussi dans la mansarde,
Monsieur Maurice...

AMÉLIE.

Eh quoi!... ce nom...

MATHIEU.

Oui, c'est le sien.

AMÉLIE, *à part*.

Lui! leur sauveur!... c'est bien!

ENSEMBLE.

MAURICE.

Soyons prudent... ah! qu'elle ignore
Qu'en silence mon cœur l'adore!
Que rien ici d'un cœur discret,
Ne révèle le doux secret!

AMÉLIE.

Cette démarche ici l'honore;
Ce n'est pas en vain qu'on l'implore.
Dans son aumône il est discret,
Et sait cacher le bien qu'il fait.

MATHIEU.

Excellent cœur que l'on ignore!
Je vais vous aimer plus encore!
Quand le bienfaiteur est discret,
On se souvient mieux du bienfait.

MAURICE, *à Amélie*.

Invité par votre mari,
Puis-je espérer que par sa femme?...

AMÉLIE.

De monsieur quand on est l'ami,
Toujours, toujours près de madame
On est le bien venu...

MAURICE.

Vraiment!...

AMÉLIE.

Au revoir donc!...

MAURICE, *à part*.

Espoir charmant!

REPRISE DE L'ENSEMBLE. (*Amélie sort à droite.*)

MAURICE, *avec joie et passant à gauche*. C'est égal, me voilà reçu chez elle!

MATHIEU. Et vous pourrez alors lui rendre son gant?

MAURICE. Tais-toi, ne parle pas de cela!

MATHIEU. Je lui en ai parlé...

MAURICE. Et elle n'a pas témoigné de colère?... Elle me l'a laissé?...

MATHIEU, *allant s'asseoir sur l'établi.* Oh! elle est bien au-dessus d'un gant.

MAURICE, *tirant le gant de dessous son gilet.* Et je l'ai là!... presque de son aveu, de son consentement!... (*A Mathieu, en couvrant de baisers le gant qu'il tient à la main.*) Adieu, mon ami, adieu! (*Il sort vivement à droite.*)

SCÈNE V.

MATHIEU, *puis* ATHÉNAIS.

MATHIEU, *seul, descendant la scène.* Eh bien! il m'envoie des baisers à présent!... qu'est-ce qui lui prend?... Est-il expansif, l'est-il! Quel excellent jeune homme!... mais il a une drôle d'idée, tout de même, de vouloir que j'appelle ma fille mamzelle Mélie?... J'avais l'intention de l'appeler mamzelle Sylvestre Mathieu, comme moi... mais puisque j'ai promis, on l'appellera Mélie... quand il lui plaira de venir au monde... mais pour ça... il me faut le consentement de Thénaïs. Allons! c'est décidé... je ne veux plus qu'elle me traîne davantage... faut nous expliquer aujourd'hui même... v'lan! (*Athénaïs entre avec un carton, sur la ritournelle de l'air qui suit, elle le dépose à gauche, l'ouvre, en retire un bouquet qu'elle façonne tout en chantant et sans voir Mathieu. A part.*) Ma présomptive!

ATHÉNAIS.

Air nouveau de M. Poinsot.

Pervenche jolie,
Dans l'herbe fleurie
Cache bien ta vie.
Sois modeste et sage,
Du zéphir volage
Évite l'hommage;
Car fleur ou fillette
Qui devient coquette
Bientôt le regrette.
— Mais, répond la fleur :
J'ai riche couleur,
Arôme enchanteur.
Ces trésors sans nombre,
Faut-il donc dans l'ombre,
Les laisser toujours?...
Qu'importe richesse?
Un peu de tendresse,
Voilà le vrai bien!...
Laissez, que je donne,
Car avant l'automne
Je n'aurai plus rien!...

MATHIEU, *à part.* Est-elle gentille!

ATHÉNAIS *va à la porte de la chambre du père Tricot. A la cantonade et de la porte.* Bonjour, petit père!... comme vous avez bonne mine ce matin!... Il faut que je vous embrasse!... (*Elle entre dans la chambre.*)

MATHIEU, *à part.* Allons! hardi là!... mais je n'ai pas encore mes œillets d'Inde... Faut-il entamer l'explication avec ou sans mon pot?.. (*Athénaïs revient.*)

ATHÉNAIS, *à la cantonade.* Allons, père... reposez-vous... dormez un peu!... (*Elle referme la porte.*)

MATHIEU. Bonjour, mademoiselle Thénaïs...

ATHÉNAIS. Bonjour, monsieur Mathieu.

MATHIEU. D'où que vous venez donc comme ça, mamzelle Thénaïs?

ATHÉNAIS, *s'occupant de ses fleurs, près de la table.* Parbleu! je viens de faire des courses, monsieur Mathieu... et avant de rentrer au magasin, je suis venue voir comment mon père a passé la matinée...

MATHIEU. Pas mal... pas mal... mais je suis flatté du hasard qui nous rassemble, mamzelle Thénaïs, parce que j'ai quelque chose de très-pressant à vous communiquer!

ATHÉNAIS. Qu'est-ce donc?

MATHIEU, *à part.* Ah! ma foi tant pis!... j'entame sans mon pot. (*Avec éclat.*) Mamzelle Thénaïs!

ATHÉNAIS, *se retournant comme effrayée.* Ah! mon Dieu!... Qu'est-ce qui vous prend donc?...

MATHIEU, *se calmant tout à coup.* Moi?... rien!... comme vous v'là donc pimpante, ce matin, avec votre petit bonnet, vot' petit tablier et vos petits pieds?...

ATHÉNAIS. Vous trouvez?...

MATHIEU. Ils vous vont joliment bien vos petits pieds!... (*Il pousse un soupir.*) Ah!

ATHÉNAIS. Est-ce que vous êtes malade?...

MATHIEU. Non... je dors mal... je ne mange pas... je dépéris à vue d'œil... mais, du reste, ça va très-bien...

ATHÉNAIS. A la bonne heure!

MATHIEU, *à part.* Capon, va!... grand lâche! (*Résolûment.*) Allons, allons, faut que ça parte... (*Haut avec passion.*) Mam'zelle Thénaïs!...

ATHÉNAIS. Monsieur Mathieu!

MATHIEU, *avec calme.* C'est-y chez des messieurs que vous avez été en course à ce matin?

ATHÉNAIS. Qu'est-ce que ça vous fait?... est-ce que j'ai des comptes à vous rendre?...

MATHIEU, *soupirant.* Ah!

ATHÉNAIS. Mais ne soufflez donc pas comme ça!... vous avez l'air de vouloir faire tourner un moulin! (*Elle va à la cheminée à droite et s'apprête devant le miroir.*)

MATHIEU. Vrai!... j'ai c't'air-là?... j'vais changer d'air...

ATHÉNAIS. C'est ça, allez faire un tour à Montmartre, ça vous fera du bien.

MATHIEU. Non! c' n'est pas ça... je veux dire que j'vais en prendre un plus spirituel...

ATHÉNAIS. Ça ne vous fera pas de mal non plus!

MATHIEU. Pour lors, mademoiselle Thénaïs, v'là de quoi il retourne...

ATHÉNAIS, *se retournant.* Ah! voyons...

MATHIEU. Je ne crois pas, voyez-vous, que ça fasse grand plaisir à votre père que vous soyez montée en grade...

ATHÉNAIS. En vérité?

MATHIEU. Une supposition que je sois votre auteur et que je vous dise : Thénaïs, t'as des idées qui sont au-dessus de ton origine... tu regardes en haut, ça donne des éblouissements, il vaut mieux regarder en bas... j'connais un brave jeune homme d'un physique agréable, que j'ai élevé, qui n'a pas un défaut, la perle des garçons tailleurs, et à qui je comptais laisser mes pratiques et ma fille...

ATHÉNAIS. Tenez!... vous m'ennuyez!...

MATHIEU. Plaît-il?

ATHÉNAIS. Allez vous promener! (*Elle retourne à sa table.*)

MATHIEU. J'y vais... (*A part.*) J'ai eu tort d'entamer sans mon pot... (*Haut.*) Je m'en vas prendre l'air...

ATHÉNAIS. Bien du plaisir!

MATHIEU, *à part.* J'vais aller lui acheter quelque chose pour sa fête, ça l'amadouera. (*Haut.*) J' vais prendre un peu l'air... (*Il pousse un soupir.*) Ah!... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ATHÉNAIS, *seule, puis* ALFRED.

ATHÉNAIS, *assise près de la table.* Pauvre garçon!... je vois bien où il veut en venir! mais je serais bien lotie quand je serai madame Mathieu! et mon pauvre père... une belle position que je lui aurais faite là!... Il ne tiendrait qu'à moi, pourtant, d'avoir fortune, équipage, diamants!... et pas plus tard que ce matin... on vient de me l'écrire, là... (*Elle tire un billet de sa poche.*) Eh bien! fortune, équipage, diamants! je donnerais tout cela (*elle jette le billet sur la table*) pour une bonne parole, pour une simple attention de quelqu'un... (*se levant*) à qui je ne veux plus penser... car il ne pense pas à moi, lui!... Quand par hasard je le rencontre...

Air : Ses yeux disaient tout le contraire.

Il me regarde... sans me voir,
M'adresse à peine la parole,
Il me quitte sans s'émouvoir,
Et voilà ce qui me désole ;
Mais pour moi s'il fait peu de frais,
Du moins, il n'a pas d'autre idole...
Bien sûr, il n'aimera jamais...
Et voilà ce qui me console!

On vient... serait-ce lui?... il m'a dit qu'il viendrait!... non... un de ses amis... monsieur Alfred...

SCENE VII.

ATHÉNAIS, ALFRED.

ALFRED, *entr'ouvrant la porte de droite.* Avez-vous ce matin des tubéreuses bien fraîches?

ATHÉNAIS. Je n'en vends plus...

ALFRED. Ah! (*Entrant en scène.*) En ce cas, je prendrai du géranium.

ATHÉNAIS. Je n'en vends pas davantage.

ALFRED. Comment! vous êtes donc tout à fait désassortie?... Alors, donnez-moi des coquelicots... je me rabats sur les coquelicots... (*voulant l'embrasser*) ou sur les roses.

ATHÉNAIS, *le repoussant et passant.* Inutile!... je ne suis plus bouquetière...

ALFRED. Qu'est-ce que vous êtes donc?

ATHÉNAIS. Je ne sais pas... mille idées se croisent dans ma tête... il faudra pourtant que je prenne un parti...

ALFRED. Un parti?... Eh bien! mais... me voilà, moi!... je vous emmène en Toscane?

ATHÉNAIS. Par exemple!...

ALFRED. Je vous le dis depuis longtemps... est-ce que les socques sont faits pour d'aussi jolis pieds... et les tartans pour d'aussi blanches épaules?...

ATHÉNAIS. Blanches?... qu'en savez-vous?...

ALFRED. Prouvez-moi que je me trompe...

ATHÉNAIS. Oh! le mot n'est pas neuf... on me l'a déjà dit...

ALFRED. Ah! bah!... il y a donc concurrence?

ATHÉNAIS, *lui montrant la lettre qu'elle a jetée sur la table.* Pardine! voyez plutôt! (*Elle va à la fenêtre au fond.*)

ALFRED, *prenant la lettre.* Une lettre!... voyons? (*Lisant.*) « Je vous ai vue, mademoi» selle, et mon cœur qui se trouvait sans af» faires, s'est décidé à reculer sa liquidation. » (*Parlé.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... (*Lisant.*) « Vous avez de la grâce et de la beauté, moi, » j'ai de l'Emprunt grec et des Mouzaïa; je » mets le tout à vos pieds en échange d'un » sourire... (*Parlé.*) Ah! ah! ah!... c'est de-

licieux!... (*Lisant.*) « Un pot de fleurs que » vous mettrez sur votre fenêtre, à quatre » heures, m'indiquera que vous acceptez cet » hommage... je verrai le signal en revenant » de la Bourse. » Signé...

ATHÉNAIS, *redescendant et saisissant la lettre.* Un banquier.

ALFRED. Je disais aussi!... la Bourse et les giroflées quelle drôle de commandite!... et tu refuses?... tu refuses des Mouzaïa?

ATHÉNAIS. Oui.

ALFRED. De l'amour en coupons?

ATHÉNAIS. Oui.

ALFRED. Qu'est-ce qu'il te faut donc de plus?...

ATHÉNAIS. Quelqu'un qui me plairait!... que j'aimerais!

ALFRED, *allant fureter sur la cheminée.* Allons, bon! toi aussi, tu donnes dans le sentiment?... il paraît que c'est contagieux... tout le monde s'en mêle dans la maison... à commencer par ton voisin, mon ami Maurice.

ATHÉNAIS, *avec émotion.* En vérité!

ALFRED. Ça n'a pas le sens commun... je viens d'être nommé consul en Toscane... je voulais l'emmener avec moi... Ah bien, oui!... il veut rester à Paris... (*Il va s'asseoir sur l'établi.*)

ATHÉNAIS. Ah!... qu'est-ce qui le retient?

ALFRED. Un amour... une passion qu'il a au cœur...

ATHÉNAIS. Pour qui?...

ALFRED. Pour une dame, une dame du grand monde!

ATHÉNAIS. Qui vous a dit?...

ALFRED. Un gage qu'il avait reçu d'elle... un gant mignon... effilé et parfumé, qu'il presse jour et nuit sur son cœur!

ATHÉNAIS, *à part.* Ah!... je n'ai pas de gants, moi! (*Haut.*) Et vous êtes sûr... sûr de cet amour?

ALFRED, *s'avançant et voulant lui prendre la taille.* Comme de celui que j'ai pour toi.

ATHÉNAIS, *l'évitant.* Ne parlons pas de ça.

ALFRED. Et si je n'ai pas comme ce monsieur... une passion doublée de bank-notes... si je ne peux mettre à tes pieds, ni crédit mobilier... ni crédit foncier... je me rattraperai sur les soins délicats, les attentions galantes... je suis toujours en fonds, de ce côté-là...

ATHÉNAIS, *avec impatience.* Laissez-moi, de grâce!... laissez-moi!...

ALFRED. Dieu! quelle sévérité!... pardon, mademoiselle! (*Changeant de ton.*) Vous ne tenez donc plus de tubéreuses?

ATHÉNAIS. Non, monsieur.

ALFRED. Ni de coquelicots?

ATHÉNAIS. Non... non... non... cent fois non!...

ALFRED. Je vais alors chez une autre bouquetière!

AIR : *Vous pouvez soupirer.* (Marco Spada.)

ENSEMBLE.

ATHÉNAIS.

Acceptez mes regrets,
Je n'ai plus de bouquets.
Courez donc au plus près
En chercher d'aussi frais.

ALFRED.

Acceptez mes regrets,
Et gardez vos bouquets.
Je m'en vais au plus près
En chercher d'aussi frais.
Acceptez mes regrets, etc.

(*Alfred sort à droite.*)

SCENE VIII.

ATHÉNAIS, *seule, assise à gauche.*

Ah! il a bien fait de s'en aller... je n'y tenais plus!... Ah! monsieur Maurice aime quelqu'un! une grande dame... et moi, pauvre ouvrière... Je l'aimais tant! il me dédaigne... il ne me regarde même pas!... (*Se levant et passant à droite.*) Ah! dans mon dépit... pour ma vengeance... je serais capable... oui, si j'étais riche, si j'avais eu des toilettes, des valets... il m'aurait remarquée... aimée peut-être!... Eh! bien!...

SCENE IX.

ATHÉNAIS, MATHIEU.

MATHIEU, *entrant avec un pot de fleurs.* Permettez-moi, mam'selle Thénaïs, de vous la souhaiter bonne et heureuse.

ATHÉNAIS. Qu'est-ce que c'est que ça?

MATHIEU. C'est pour votre fête, je viens la célébrer avec ces fleurs dont vous êtes l'image.

ATHÉNAIS. C'est bon... merci! (*A part.*) Oh! oui... je veux le voir à mes pieds!...

MATHIEU. Je m'étais flatté de vous offrir des œillets d'Inde... Où faut-il mettre ça?

ATHÉNAIS. Où vous voudrez!...

MATHIEU, *tout en cherchant.* Mais j'ai été obligé de me rabattre sur les pieds d'alouettes... Sur la fenêtre, n'est-ce pas?

ATHÉNAIS, *à part.* Sur la fenêtre?...

MATHIEU, *tout en plaçant le pot.* A quatre heures, on ne trouve plus grand'chose au marché aux fleurs...

ATHÉNAIS, *à part.* Quatre heures!... l'heure indiquée par le baron...

MATHIEU, *le lui montrant.* Comme ça, mam'selle?

ATHÉNAIS, *avec effort.* Oui... comme ça... (*A part et passant à gauche.*) Je serai vengée!

MATHIEU, *avec ravissement.* Ah! le beau soleil! Il me semble que je suis au jour de mes noces!

ATHÉNAIS, *à part, reprenant sur la table la lettre du baron.* Demain... la grisette aura équipage!...

(*Le rideau baisse.*)

ACTE III.

Un salon chez d'Auvrecourt. — Porte principale au fond. — Portes latérales. — A gauche, une cheminée, un canapé à côté. — A droite, un guéridon.

SCENE PREMIERE.

D'AUVRECOURT, JULIEN.

D'AUVRECOURT, *venant de la droite et tenant à la main une liasse de papiers.* Dis à ma femme qu'il m'est impossible de l'accompagner à cette messe de mariage... mais que je serai de retour pour l'heure du déjeuner, va!... (*Julien sort à gauche.*) J'ai parbleu bien autre chose à faire aujourd'hui que d'aller voir bénir de jeunes époux!

ALFRED, *du fond, à la cantonade.* Je n'ai qu'un mot à lui dire, ainsi...

D'AUVRECOURT. Tiens! c'est ce cher Alfred!

SCÈNE II.

D'AUVRECOURT, ALFRED.

ALFRED. Je vous cherchais, baron... dites-moi, pouvez-vous me donner des traites sur Livourne?

D'AUVRECOURT. Certainement... adressez-vous de ma part à mon premier commis et... décidément vous partez donc?

ALFRED. Dans trois jours... ce qui ne m'empêche pas d'accepter votre aimable invitation pour ce soir.

D'AUVRECOURT, *baissant la voix.* Chut! ne parlons pas de ça ici... le toit conjugal est un sanctuaire!

ALFRED. Pardon! j'ignorais... Il s'agit donc de manger... du fruit défendu?

D'AUVRECOURT. Parbleu!... l'installation de mes amours dans ma nouvelle maison de campagne!... Vous viendrez?

ALFRED. Certes!

D'AUVRECOURT. Ça suffit. (*Bas.*) Quant au programme de la fête... permettez-moi de ne vous en rien dire... Je tiens à vous surprendre.

ALFRED. Oh! moi, je m'attends à tout... après ce que j'ai appris hier au club... C'est donc bien vrai, baron, vous avez rompu avec Fœdora?

D'AUVRECOURT, *effrayé.* Plus bas, mon ami... je tremble toujours que ma femme... (*Allant regarder à gauche.*) Ah! elle est partie... alors... oui, mon cher, oui... il y a changement de dynastie... la danseuse est remplacée.

ALFRED. Déjà?

D'AUVRECOURT. Je n'aime pas les interrègnes...

ALFRED. Mais le corps de ballet doit être furieux.

AIR :

Il doit pousser des cris étranges,
Car on prétend que, cette fois,
C'est en dehors de ses phalanges
Que votre cœur fixa son choix.

D'AUVRECOURT.

C'est vrai... l'amour ailleurs m'appelle,
Le corps de ballet m'a perdu.

ALFRED.

Quoi! vous lui seriez infidèle?

D'AUVRECOURT.

C'est un prêté pour un rendu!

ALFRED. C'est une revanche.

D'AUVRECOURT. Et je l'ai voulue éclatante... aussi, rien ne m'a coûté... Tenez, voyez toutes ces factures... depuis trois jours je passe ma vie chez les carrossiers, les tapissiers, les décorateurs.

ALFRED, *parcourant les papiers que lui présente le Baron.* Ah! dame! il n'y a rien de cher comme les révolutions... Que vois-je?... jusqu'à des titres de propriété!

D'AUVRECOURT. Oui, j'ai voulu faire bien les choses... je lui donne une maison à... mon nouveau régime.

ALFRED. Une maison!

D'AUVRECOURT. Et je vais, de ce pas, chez Jeannisset... mon bijoutier intime, pour choisir ses diamants.

ALFRED. Diable!

D'AUVRECOURT. C'est princier, hein! c'est féodal?

ALFRED. Non, c'est... c'est banquier... Vous autres, gens de finance, vous avez une façon de traiter ces affaires-là... Il n'y a que la forme... quelquefois, vous péchez par la forme.

D'AUVRECOURT. Comment?

ALFRED, *riant.* Pardon, mais malgré moi, depuis que vous me parlez, je me rappelle certaine déclaration d'amour d'un de vos confrères...

D'AUVRECOURT. J'en connais qui ne sont pas forts.

ALFRED. Celle-là surtout... elle était adressée à une fleuriste de ma connaissance.

D'AUVRECOURT, *à part.* Une fleuriste?

ALFRED. C'était bien la chose du monde la plus ridicule ! (*Récitant de mémoire :*) « Mademoiselle, vous avez de la beauté... moi, j'ai de l'emprunt grec et des Mouzaïs... »

D'AUVRECOURT, *à part.* Mon billet !

ALFRED. Le tout sur papier rose... Malheureusement, je n'ai pas vu la signature...

D'AUVRECOURT, *à part.* Petite sotte !

ALFRED. Mais faut-il être bête !... hein ? pour écrire de sa propre main... n'est-ce pas que c'est drôle ?

D'AUVRECOURT. Oui, certainement, c'est... c'est très-drôle... ce qui m'étonne, c'est qu'on vous ait montré...

ALFRED. Une vertu, mon cher ! qui repoussait mes hommages, et qui pour me consoler, sans doute, a voulu me prouver que je n'étais pas sa seule victime...

D'AUVRECOURT, *rassuré.* Ah ! très-bien... j'y suis... mais ne riez pas tant, mon cher ; l'avenir vous apprendra peut-être qu'en cette circonstance... le plus ridicule des deux ce n'était pas... l'autre.

ALFRED. Vous croyez !... ce que c'est que l'esprit de corps !

D'AUVRECOURT. Mais pardon ; Jeannisset m'attend ; vous comprenez... les affaires avant tout... A ce soir.

ALFRED. A ce soir.

D'AUVRECOURT, *en remontant.* Elle sera charmante avec des diamants !

SCENE III.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE, *entrant.* Vous sortez, baron ?

D'AUVRECOURT. Ah ! monsieur Maurice !

MAURICE. J'ai reçu votre billet, et je viens...

D'AUVRECOURT. Oui, oui... je vous dirai à mon retour... soyez assez bon pour m'attendre, n'est-ce pas ?... un quart d'heure pas davantage... Messieurs... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALFRED, MAURICE.

ALFRED. Tu es donc toujours en affaires avec ce cher baron ?

MAURICE. Oui, mon cher, oui, je spécule, j'agiote... d'Auvrecourt m'a lancé... mais toi-même ?...

ALFRED. Je viens tout uniment lui demander des valeurs sur Livourne... ma nouvelle résidence... car, c'est fini, je suis nommé.

MAURICE. Mes compliments, monsieur le consul !

ALFRED. Dois-je vous faire les miens, monsieur l'amoureux ?

MAURICE. Hélas, non !

ALFRED. Comment ! cette passion mystérieuse... dont tu ne m'as pas nommé l'objet...

MAURICE. Ça va mal.

ALFRED. Il y a des obstacles ?

MAURICE. Terribles !

ALFRED. Un mari, peut-être ?

MAURICE. Ah ! si ce n'était que cela !

ALFRED. Ah bah ! des verrous, des grilles, comme dans les opéras comiques... est-ce que tu soupires encore sous le balcon ?

MAURICE. Non... je suis admis... dans la salle à manger....

ALFRED. Gourmand !

MAURICE. Et même dans le salon.

ALFRED. Tu ne vas pas vite !

MAURICE. Si tu crois que c'est facile !... Depuis quinze jours que je suis reçu dans sa maison... que je danse à ses bals, que je joue à ses soirées... à peine si j'ai obtenu quelques-unes de ces faveurs insignifiantes...

ALFRED. Mais, au moins, sait-elle ton amour ?... le lui as-tu déclaré ?

MAURICE. Eh non ! depuis huit jours j'ai là un billet...

ALFRED. Tu en es encore aux billets ?

MAURICE. Que je ne sais comment lui remettre.

ALFRED. Eh ! mon Dieu ! le moyen le plus simple... un livre... un bouquet... la moindre des choses.

MAURICE. Oh ! je n'oserai jamais ! et...

ALFRED. C'est se rendre malheureux à plaisir !

MAURICE. Mais non, je suis très-heureux, maintenant que je puis la voir tous les jours... à toute heure...

ALFRED. Alors, ne te plains pas.

MAURICE. C'est vrai, j'ai tort... car quelque chose me dit qu'un amour comme le mien, si profond, si dévoué... doit tôt ou tard....

ALFRED. Ah ! mon pauvre ami... que tu es jeune !... Mais la première condition pour inspirer un grand sentiment, c'est de ne pas l'éprouver...

MAURICE. Par exemple !

ALFRED. Certainement : en amour celui qui donne le moins est toujours celui qui reçoit le plus.

AIR : *Tenez, moi, je suis bonhomme.*

En principe d'abord je pose
Qu'une amoureuse liaison
Est un repas qui se compose
D'un gastronome et d'un pigeon.
Or, de ce tête-à-tête étrange
L'issue est simple à présager :
Il en est toujours un qui mange,
Un autre qui se fait manger.

Mais pardonne-moi... il faut que je te quitte... je vais d'abord passer dans les bureaux, et puis...

AIR *de Couder.*

Je dois avant midi
Être chez Tortoni,
Pour traiter en buvant
La question du Levant.
A l'Opéra je veux
Faire aussi mes adieux,
Et recueillir les pleurs
De ces dames des chœurs.

ENSEMBLE.

MAURICE.

Tu peux avant midi
Être chez Tortoni,
Et traiter en buvant
La question du Levant.
A l'Opéra tu peux
Faire aussi tes adieux,
Et recueillir les pleurs
De ces dames des chœurs.

ALFRED.

Je dois avant midi
Être chez Tortoni, etc.

(*Alfred sort.*)

SCÈNE V.

MAURICE.

Il est heureux, lui ! tandis que moi... Que peut me vouloir d'Auvrecourt, ce matin ? Parbleu ! je m'en doute. Les actions qu'il m'a fait prendre auront subi quelque nouvelle baisse... N'importe, j'accours... j'accours avec bonheur, car tout ce qui me rapproche de lui me rapproche d'elle, et en me liant de plus en plus avec cet homme que je déteste, mes visites sembleront bientôt toutes naturelles, et je pourrai les multiplier... Ah ! à combien d'hypocrisies vous condamne un amour comme le mien ! et un amour sans avenir, encore... Si j'en crois Alfred... Oh ! non, non... il a beau dire, je l'aimerai tant... qu'elle m'aimera !

SCENE VI.

MAURICE, AMELIE.

AMÉLIE, *en chapeau, elle tient à la main un livre de prières et un mouchoir.*

MAURICE, *à part.* C'est elle !

AMÉLIE, *le voyant.* Ah ! monsieur Maurice !... vous êtes ici depuis longtemps ?

MAURICE. J'attendais monsieur votre mari... tout en espérant...

AMÉLIE, *déposant sur le guéridon à droite son châle et son mouchoir.* Je viens d'assister au mariage de mademoiselle de Saint-Avol. (*Otant ses gants.*) Il me tardait de vous voir, monsieur Maurice.

MAURICE. Moi, madame ?

AMÉLIE. J'ai beaucoup à vous parler... D'abord de cette jeune fille que vous m'avez recommandée, et que je ne connais pas encore... Elle se nomme, je crois, Athénaïs ?

MAURICE. Oui, madame... C'est la fille de ce pauvre vieillard que vous avez comblé de vos bienfaits.

AMÉLIE. Raison de plus pour que je m'intéresse à elle. Je la prendrai comme femme de chambre.

MAURICE, *embarrassé.* Mon Dieu ! madame, je ne sais comment vous remercier, pour moi... et pour elle... mais il paraît que mademoiselle Athénaïs n'est plus à placer.

AMÉLIE. Ah ! elle a trouvé une condition ?

MAURICE. Oui, une condition dont elle est, dit-on, fort satisfaite.

AMÉLIE, *allant s'asseoir à gauche sur le canapé.* C'est bien... c'est bien... N'en parlons donc plus, et occupons-nous de vous, monsieur Maurice.

MAURICE. De moi !

AMÉLIE, *lui indiquant un siége près d'elle.* Oui ! j'ai à vous gronder très-fort !...

MAURICE, *s'asseyant.* Comment ai-je encouru vos reproches ?

AMÉLIE. Vous êtes, dit-on, un des clients les plus audacieux de mon mari, vous vous lancez dans des spéculations hasardeuses ?

MAURICE. C'est possible.

AMÉLIE. Et l'on prétend que vous n'avez pas de bonheur...

MAURICE, *avec intention.* J'en ai depuis quelque temps, madame !... mais n'importe, je ne jouerai plus, je vous le promets.

AMÉLIE. Pas même à la bouillotte... d'autant plus que vous y jouez fort étourdiment ; l'autre jour encore, tenir contre mon mari une somme importante, sans même regarder vos cartes, perdre une poignée d'or, et vous lever enchanté comme s'il vous tardait de quitter la partie !...

MAURICE. On venait de donner le signal d'une polka...

AMÉLIE. Belle raison !

MAURICE. Et je dansais avec vous...

AMÉLIE, *se levant.* Ah !... (*Elle prend sur la cheminée un écran et joue avec pour se donner une contenance.*) Monsieur Maurice, je vous défends... et, surtout, pour des folies pareilles...

MAURICE. Une folie !

AMÉLIE. Une très-grande... dans votre position surtout... des bals... des polkas... sont-ce là des occupations dignes de vous... quand il faudrait songer à vous créer dans le monde un rang, un état honorable ? Mais, pardon, monsieur, d'oser vous parler ainsi... (*Elle passe à droite.*)

MAURICE. Continuez, madame, continuez, de grâce !

AMÉLIE. A votre âge, il faut penser à l'avenir... il vous serait si facile de solliciter, d'obtenir, comme monsieur de Gerville votre ami, un emploi dans la diplomatie...

MAURICE. Moi !...

AMÉLIE. Certainement !...

AIR *nouveau de Couder.*

On m'a dit avec quel succès
Votre bienveillance procède,
Lorsque de l'ami le plus tiède
Vous protégez les intérêts;
Pourquoi ne pas songer aux vôtres?
Il en est bien temps, croyez-moi...
Car tout en s'occupant des autres,
Il faut un peu penser à soi.

Mais maintenant cela regarde vos amis... c'est leur tour... et moi-même...

MAURICE. Vous, madame?...

AMÉLIE. Oui... dernièrement encore, j'ai parlé de vous à un de mes parents, à qui le ministre n'a rien à refuser.

MAURICE. Ah! madame, que de bontés...

AMÉLIE. Justement, le consulat d'Alep est vacant... le voulez-vous?... nous l'aurons...

MAURICE. Non, madame!

AMÉLIE. Comment!...

MAURICE.

AIR *précédent.*

Moi, m'éloigner, quitter Paris,
Ses plaisirs où mon cœur s'enivre!
Non, jamais je ne pourrais vivre
Sous le ciel des lointains pays!
J'en crois les terreurs de mon âme,
L'exil serait la mort pour moi;
Et... vous me l'avez dit, madame,
Il faut un peu penser à soi.

AMÉLIE, *vivement.* Je comprends... vos amis... votre famille... Pardon, monsieur, de mon indiscrétion...

MAURICE. Oh! madame!... (*A part, avec joie.*) Elle paraît émue!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, D'AUVRECOURT.

D'AUVRECOURT, *entrant du fond.* Me voilà!

AMÉLIE. Ah! c'est vous, monsieur!...

D'AUVRECOURT. Bien fâché, mon cher Maurice, de vous avoir fait attendre...

AMÉLIE, *retournant s'asseoir au fond à gauche.* Me laisser aller seule à cette messe de mariage où l'on vous attendait!... Où étiez-vous donc?

D'AUVRECOURT. Une affaire, chère amie... une affaire très-grave. (*Il parle bas à sa femme.*

MAURICE, *remarquant, sur le guéridon, le mouchoir.* Ce mouchoir!... si j'osais?... Et pourquoi pas?... Alfred a raison... il faut oser!... (*Il glisse le billet dans le mouchoir.*)

D'AUVRECOURT, *à sa femme.* Tu vois qu'il m'était impossible d'assister à cette cérémonie... Mais j'y pense... (*A Maurice.*) Je vous ai, sans doute, dérangé?...

MAURICE. Comment?

D'AUVRECOURT. Vous faisiez peut-être la cour à ma femme...

MAURICE, *troublé.* Monsieur le baron aime à rire...

D'AUVRECOURT. C'est vrai!... mais j'aime aussi à déjeuner... (*il sonne*), en compagnie d'un ami surtout... Vous nous restez, n'est-il pas vrai, mon cher Maurice? (*On apporte la table toute servie du fond.*) A table!... donnez donc la main à ma femme.

MAURICE, *prenant la main d'Amélie.* Madame!...

D'AUVRECOURT, *à Maurice.* Mettez-vous là, à côté d'elle...

MAURICE, *à part.* Ah! que de bonheur!

D'AUVRECOURT. Très-bien! (*Il se met à table.*) Chère amie, je te sacrifie Tortoni ce matin.

AMÉLIE. Ah! c'est aimable!

D'AUVRECOURT. On va me croire mort... ça va peut-être faire baisser la rente... mais, comme je serai privé du plaisir de t'accompagner ce soir à Versailles, chez ta tante...

AMÉLIE. Quoi!... vous manqueriez à cette fête de famille?

D'AUVRECOURT. Un rendez-vous important m'appelle ailleurs... Tu feras accepter mes regrets, mais je ne puis négliger des intérêts... sérieux... A propos, mon cher Maurice, je ne sais comment vous annoncer une fâcheuse nouvelle...

MAURICE, *à part.* Nous y voilà!

D'AUVRECOURT. Nos actions sur les canaux perdent encore.

MAURICE, *regardant Amélie qui le sert.* Je m'y attendais... ainsi...

D'AUVRECOURT. C'est votre seconde perte de la semaine... Vous jouez de malheur!

MAURICE. Du malheur, à moi!... Ah! jamais je n'ai été si heureux!...

D'AUVRECOURT. Comment?

MAURICE. Je suis philosophe.

D'AUVRECOURT.

AIR *de l'Écu de six francs.*

Persistez, je vous le conseille,
C'est ainsi qu'on fait son chemin;
Souvent le vaincu de la veille
Est le héros du lendemain,
Heur et malheur se tiennent par la main.
Le sort n'est pas toujours sévère,
Votre étoile enfin brillera,
Et la chance vous reviendra.

MAURICE, *regardant Amélie.*

C'est bien aussi ce que j'espère!

D'AUVRECOURT. Si vous voulez, je vous mettrai dans les *voitures sous remise.*

MAURICE. Volontiers!

D'AUVRECOURT. C'est une affaire magnifique de l'or à gagner!

MAURICE. Que m'importe!

D'AUVRECOURT. Comment?... mais l'or est la base de tout, aujourd'hui que tout se vend; esprit, mérite, considération, et même la vertu qui est à un prix fou!... elle a éprouvé depuis quelque temps une hausse considérable!

MAURICE. Comment?...

D'AUVRECOURT. Mais oui... il y a rareté sur la place et ça a fait monter l'article...

AMÉLIE, *voulant arrêter son mari.* Ah! monsieur...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, *entrant.* Monsieur, voici quelque chose que l'on vient d'apporter pour vous.

D'AUVRECOURT. Qu'est-ce que c'est?

JULIEN. Un écrin de chez Jeannisset

D'AUVRECOURT, *à part.* Hein!

AMÉLIE. Un écrin?

D'AUVRECOURT, *à part, se levant.* Peste soit de l'imbécile!... l'écrin pour Athénaïs!... (*Haut.*) C'est bien!... je sais ce que c'est... ça suffit... (*Julien lui remet l'écrin et sort.*)

AMÉLIE. Comment, monsieur, vous avez acheté un écrin?... Voyons!...

D'AUVRECOURT, *troublé.* Oh! ce n'est pas pour moi!...

AMÉLIE, *souriant.* Je le pense bien!...

D'AUVRECOURT, *à part* Les maladroits!... malgré mes recommandations!...

AMÉLIE. Mais alors, pour qui donc?

D'AUVRECOURT, *embarrassé, se rasseyant.* Pour qui? tu ne l'as pas deviné?...

AMÉLIE. Non, ma foi!

D'AUVRECOURT, *à part.* Que lui dire?. (*Haut.*) Parbleu! c'est... c'est pour Maurice?

MAURICE. Pour moi? (*Julien est entré pour le service, Mme d'Auvrecourt lui donne des ordres tout bas.*)

D'AUVRECOURT. Mais oui!... vous savez bien? cette commission que vous m'avez donnée... (*Bas.*) Ne me démontez pas!... (*Haut.*) Il sait que je suis assez connaisseur en pierreries... et alors...

MAURICE, *bas.* Mais... ce mensonge...

D'AUVRECOURT, *bas.* Il me sauve!

AMÉLIE, *avec crédulité.* Ah! monsieur Maurice, vous achetez des parures en diamants?

MAURICE, *embarrassé.* Oui, madame... oui, c'est...

D'AUVRECOURT. Pour un de ses amis...

MAURICE. Oui, pour un de mes amis.

D'AUVRECOURT. Qui habite la province...

MAURICE. Qui habite la province...

D'AUVRECOURT. Et qui est sur le point de se marier.

AMÉLIE. Ah!...

D'AUVRECOURT. Oui, on l'avait chargé de cette commission dont il était fort embarrassé; alors, moi, je me suis mis en avant...

MAURICE, *à part.* Quel supplice!

AMÉLIE, *examinant l'écrin.* Il paraît, monsieur Maurice, que votre ami est fort riche, car cette parure...

MAURICE, *poussé par d'Auvrecourt.* Oui, madame... oui, il a une petite fortune...

D'AUVRECOURT. Comment! une petite fortune?... c'est-à-dire qu'il a une très-grande fortune dans le Morbihan... des terres, des fermes, des bois et du gibier... du gibier excellent!...

AMÉLIE, *remettant la parure à Maurice, qui se lève et va la porter avec humeur sur le guéridon.* Ces pierres sont d'un goût exquis et figureront à merveille dans une corbeille de mariage.

D'AUVRECOURT. Ces demoiselles de province ne se croiraient pas bien mariées si elles n'avaient des diamants de Paris.

MAURICE, *à part.* Que le ciel le confonde!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, *revenant.* Pardon, monsieur...

D'AUVRECOURT. Qu'y a-t-il?

JULIEN. C'est encore le commis de chez Jeannisset... il est là dans l'antichambre qui se désole... qui s'arrache les cheveux... il paraît qu'il s'est trompé d'adresse... l'écrin n'était pas pour vous...

D'AUVRECOURT. Nous savons ça, mon Dieu! nous savons ça!... Il devait le porter rue Saint-Georges, 24...

JULIEN. Oui, monsieur, c'est cela.

D'AUVRECOURT. Chez monsieur Maurice.

JULIEN. Chez mademoiselle Athenaïs Tricot.

D'AUVRECOURT, *à part.* Malédiction!.. (*Amélie et d'Auvrecourt se lèvent. Un silence.*)

AMÉLIE, *donnant l'écrin à Julien.* Eh bien!.. que ce commis répare son erreur... son patron n'en saura rien. (*Elle remonte près de la cheminée, au fond, à gauche.*)

D'AUVRECOURT, *remontant avec le valet.* Sans doute, puisque ce n'est qu'un quiproquo... une simple erreur de domicile. (*Julien sort.*)

MAURICE, *à part.* Et il me faut subir une pareille complicité!

D'AUVRECOURT, *redescendant, à part.* En voilà une complication!... (*Haut.*) Ah! ah! ah! ce cher Maurice!... (*lui prenant le bras et le ramenant sur le devant de la scène*) avec son ami du Morbihan... et ses fermes, ses bois et son gibier!... il avait un air de candeur, j'y ai été pris, moi, parole d'honneur!

MAURICE, *bas à d'Auvrecourt, en contenant mal sa colère.* Monsieur... de grâce!

D'AUVRECOURT, *continuant.* Après ça, il n'y a pas grand mal... un jeune homme, un célibataire... il est bien libre...

AMÉLIE. Pourquoi donc cherchez-vous à justifier monsieur? (*Julien rentre, remet les chaises en place et emporte la table.*)

D'AUVRECOURT. Au fait, c'est juste... il encourage le luxe, c'est très-bien, il fait aller le commerce... c'est moral... (*A part.*) Ouf!.. je l'échappe belle!...

AMÉLIE, *à part.* Comme je m'étais trompée!

D'AUVRECOURT, *à part.* J'en suis tout en nage!...(*Il se laisse tomber sur une chaise près du guéridon, et prend le mouchoir que sa femme y a déposé, pour s'essuyer le front.*)

AMÉLIE, *haut à Maurice.* Pardon, mon-

sieur... j'ai quelques dispositions à prendre pour mon voyage à Versailles...

MAURICE, *humblement.* Madame!...

AMÉLIE, *bas à Maurice.* Je comprends que mademoiselle Athénaïs ne soit plus à placer.

MAURICE, *bas.* Laissez-moi vous dire...

AMÉLIE, *haut.* Quoi donc?...

D'AUVRECOURT, *qui trouve le billet de Maurice dans le mouchoir.* Hein! qu'est-ce que je sens là!...

MAURICE, *qui s'en aperçoit, à part.* Ciel!... mon billet!...

D'AUVRECOURT, *à part.* Par exemple! c'est d'une audace!... Je suis bien sûr que ma femme ignore...

MAURICE, *s'approchant vivement de d'Auvrecourt.* Monsieur!...

D'AUVRECOURT, *bas.* Silence, monsieur!... pas un mot devant ma femme!...

ENSEMBLE.

AIR *nouveau de Couder.*

D'AUVRECOURT, *à part.*

Quelle impudence!
Quelle insolence!
A la vengeance
Il faut courir;
Dans sa conduite
Quand tout m'irrite
Il faut bien vite
Le démasquer et le punir!

AMÉLIE, *à part.*

Plus d'indulgence!
Mes yeux, je pense,
A l'évidence
Doivent s'ouvrir;
Dans sa conduite
Quand tout m'irrite
Il faut bien vite
De mon erreur me repentir

MAURICE, *à part.*

Adieu, je pense,
Toute espérance!
A sa vengeance
Je dois m'offrir.
Si ma conduite
Ici l'irrite,
Moi, tout m'invite
A me venger et le punir!

D'AUVRECOURT, *à part.*

C'est une leçon qu'il lui faut
(*A Maurice, haut.*)
A bientôt, mon cher...

MAURICE.

A bientôt!

D'AUVRECOURT, *bas.*

Il faut nous voir...

MAURICE.

Et dès ce soir...

D'AUVRECOURT.

C'est dit, ma foi!

MAURICE.

Comptez sur moi!...

(*Amélie fait signe à son mari de l'accompagner. — Trémolo à l'orchestre.*)

D'AUVRECOURT, *parlé, à sa femme.* Voilà, chère amie, voilà... (*Bas à Maurice.*) A six heures, à Ville-d'Avray... avenue des tilleuls... une grille verte... pavillon rustique...

MAURICE, *bas.* J'y serai!...

AMÉLIE, *à part.*

Par sa franchise
Un jour surprise,
De ma méprise
Je dois rougir!...

REPRISE DU CHOEUR.

D'AUVRECOURT.

Quelle impudence, etc.

MAURICE.

Adieu, je pense, etc.

AMÉLIE.

Plus d'indulgence, etc.

(*D'Auvrecourt prend la main de sa femme, il sort à droite. Maurice par le fond. — La toile tombe.*)

ACTE IV.

La scène à Ville-d'Avray. — Le théâtre représente un salon élégant donnant sur un jardin, par deux portes au fond, entre lesquelles est une cheminée avec pendule, candélabres, et surmontée d'une glace sans tain. — A gauche de la cheminée, une causeuse. — Devant la cheminée, une table. — A droite, un guéridon avec ce qu'il faut pour écrire. — Les bougies sont allumées comme pour une fête. — Demi-lumière dans le jardin. — Au lever du rideau, on entend dans la pièce, à droite, le chœur suivant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, ALFRED.

CHOEUR *dans la coulisse.*

AIR : *Sous les habits de la folie.* (Mousquetaires de la reine.)

Faisons de cette triste vie
Un gai festin,
Et qu'en riant chacun oublie
Le lendemain.
Moquons-nous du temps qui nous presse,
Et jusqu'au jour
Chantons, dans notre folle ivresse,
Le vin, l'amour!

MAURICE, *qui est entré avant la fin du chœur, par le fond à gauche.* Des chants joyeux?... des éclats de rire?... que signifie?... je suis pourtant bien ici à Ville-d'Avray, au lieu que m'a indiqué monsieur d'Auvrecourt.

ALFRED, *venant de la droite, à la cantonade.* Ne vous dérangez pas, baron, je vais savoir... (*Voyant Maurice.*) Tiens! c'est Maurice... un convive de plus... car tu es des nôtres... d'Auvrecourt t'a invité comme nous à la fête qu'il donne ce soir?

MAURICE. Ici?

ALFRED. Ah! mon ami!... une résidence princière! Ce cher financier voulant concilier l'intérêt de ses plaisirs avec les égards qu'il doit à sa femme, a voulu, comme les grands seigneurs d'autrefois, avoir sa petite maison près de Paris... En conséquence, il vient d'acheter, en secret, cette charmante villa... Il y reçoit aujourd'hui tous ses amis, dans un festival d'inauguration qui doit durer jusqu'à demain.

MAURICE. Mais comment le baron peut-il abandonner ainsi sa femme?

ALFRED. Du tout!... il a profité d'une solennité de famille qui appelle sa chère moitié à Versailles... Oh! il sait prendre ses mesures, et son désordre est toujours tiré à quatre épingles... A propos, et tes amours?... cela va-t-il mieux?... as-tu fait ta déclaration?...

MAURICE. Oui, comme tu me l'avais conseillé...

ALFRED. Très-bien!

MAURICE. J'ai lancé mon billet... il m'a bien réussi!

ALFRED. Il est dans les mains de la femme?

MAURICE. Non, dans celles du mari...

ALFRED. Ah! quelle maladresse!

MAURICE. Je me suis mis à ses ordres, et j'espère que bientôt...

ALFRED. Un duel?

MAURICE. J'y compte bien!.. tu seras mon témoin.

ALFRED. Parbleu!... la cause des amants fut toujours la mienne!

SCENE II.

LES MÊMES, D'AUVRECOURT, UN DOMESTIQUE.

D'AUVRECOURT, *sortant de la droite, au domestique qui le suit.* Allons, vite!... le café, les liqueurs! (*Voyant Maurice.*) Ah! voilà donc enfin ce cher Maurice... (*Le domestique sort par le fond à droite.*)

MAURICE, *avec intention.* J'accepterai toujours avec plaisir une invitation de vous, monsieur!... (*bas*) quelle qu'elle soit!

D'AUVRECOURT. Une invitation à dîner, mon cher!... (*Alfred remonte.*)

MAURICE, *bas.* Mais ce rendez-vous?

D'AUVRECOURT, *bas.* Tout à l'heure!

MAURICE, *bas.* J'étais venu...

D'AUVRECOURT, *bas.* Nous en recauserons... (*Alfred redescend. Haut.*) Mais vous êtes bien en retard... nous avons presque fini... ou plutôt c'est nous qui sommes en avance... par suite d'un incident fatal... des femmes charmantes que nous devions avoir... des coryphées de l'Opéra... Mais il y a ce soir répétition générale... Elles ne peuvent venir qu'après le ballet qui est au premier acte... alors, pour pouvoir souper avec elles, nous avons avancé l'heure du dîner...

ALFRED. Et nous retarderons celle du souper... voilà tout!

D'AUVRECOURT. Ce cher Maurice!... Je n'osais pas compter sur vous... merci d'être venu!... Un jour comme celui-ci... la présence d'un ami, d'un frère!... (*Mouvement de Maurice.*) Vous l'êtes... vous m'avez rendu ce matin un de ces services... (*A Alfred.*) Je vous conterai cela; Maurice est un héros de dévouement!... d'abnégation!...

MAURICE. Il est inutile de rappeler...

D'AUVRECOURT. Si fait!... si fait!... tant de désintéressement... (*A Alfred.*) Ce n'est pas étonnant qu'il ne fasse pas son chemin auprès des femmes; il n'y a que les roués qui arrivent, les mauvais sujets comme vous et moi!...

ALFRED. C'est ce que je m'efforce de lui faire comprendre.

D'AUVRECOURT. Et s'il en fallait une nouvelle preuve, je vous la fournirais, moi-même, tout à l'heure, en vous présentant ma nouvelle conquête!...

MAURICE, *avec ironie.* Encore une?...

D'AUVRECOURT. Une fleur d'innocence et d'ingénuité!...

ALFRED. Etes-vous bien sûr?...

D'AUVRECOURT. Comment donc! il suffit de la voir!... (*A Maurice.*) Mais, vous la connaissez déjà!

MAURICE. Moi?

ALFRED. Certainement!

D'AUVRECOURT. Le piquant, c'est qu'il y aura reconnaissance... J'adore les coups de théâtre!... Attention!... la voici avec tous nos convives. (*Tous les convives entrent par la droite.*)

SCENE III.

LES MÊMES, INVITÉS, *puis* ATHENAIS.

CHOEUR.

AIR : *En Français, je vous aime.* (Marco Spada.)

Le vin qui fait l'ivresse
N'est jamais trop fêté;
Il endort la sagesse,
Réveille la gaîté;
Il donne la jeunesse
Aux vieillards peu dispos,
Aux pauvres la richesse
Et de l'esprit aux sots!

(*Athénaïs paraît la dernière, les mains pleines de bonbons qu'elle grignotte; d'Auvrecourt va au devant d'elle, lui offre le bras, et, après le chœur, l'amène en face de Maurice.*)

MAURICE, *étonné.* Athénaïs!

ATHÉNAIS, *de même.* Monsieur Maurice!

D'AUVRECOURT. Tableau!...

ATHÉNAIS, *à part.* Allons! allons! il ne faut pas avoir l'air emprunté!... Votre servante,

monsieur Maurice... Vous vous portez bien?...

MAURICE, *saluant froidement.* Mademoiselle...

ATHÉNAÏS. Appelez-moi voisine... C'est plus intime! moi, je vous appellerai voisin... ça rapproche. (*Elle va s'asseoir sur une causeuse, près de la cheminée, au fond.*)

ALFRED, *à part.* Elle ne manque pas d'aplomb, la petite. (*D'Auvrecourt et ses amis se groupent à droite, où des domestiques leur servent le café et les liqueurs. Alfred, Maurice et Athénaïs sont au fond. Quelques invités sont à gauche, assis ou causant. A Athénaïs.*) Ah! Athénaïs! me préférer le baron!

ATHÉNAÏS. J'ai horreur des diplomates.

MAURICE, *à Athénaïs.* Chercher à plaire à quelqu'un que vous n'aimez pas!

ATHÉNAÏS, *de même.* Plaire à celui qu'on aime est plus difficile qu'on ne croit!...

D'AUVRECOURT, *à ses amis.* N'est-ce pas, qu'elle est à croquer, ma déesse? (*Il boit.*)

ALFRED, *à Athénaïs.* Ainsi, vous trompez le baron?

ATHÉNAÏS. Quand cela serait... remerciez-moi... Il vaut mieux que ça tombe sur lui que sur vous.

MAURICE, *à Athénaïs.* Et Mathieu, ce pauvre garçon qui voulait vous épouser?

ATHÉNAÏS. Il est devenu trop jaloux... Toujours sur mes talons, à me surveiller, me soupçonner!...

ALFRED, *de même.* Et vos rêves de jeune fille?...

ATHÉNAÏS, *regardant Maurice.* Mes rêves!... (*Étourdiment.*) Ils n'iront plus à pied! (*Elle se lève et redescend.*)

ALFRED. Comment?

ATHÉNAÏS. J'ai voiture.

ALFRED, *la suivant.* Ah! bah! le baron...

ATHÉNAÏS. A mis à ma disposition un joli coupé avec deux chevaux... ça fera enrager Fœdora qui n'en a qu'un.

D'AUVRECOURT, *à ses amis à droite.* C'est agréable, voyez-vous, d'être aimé pour soi-même!...

ATHÉNAÏS. Et de plus, rue de La Bruyère 33, une maison charmante...

MAURICE, *qui est redescendu aussi.* Que vous habitez?...

ATHÉNAÏS. Depuis ce matin seulement...

D'AUVRECOURT, *se levant.* Baptiste! du punch! (*Il remonte au fond.*)

ATHÉNAÏS. Il y a un petit jardin si gentil!... et des fleurs...

ALFRED. Ça vous a décidée?... (*Il remonte.*)

ATHÉNAÏS. Tout au plus... car vivre là, toute seule, loin de mon pauvre père!...

MAURICE. Il en mourra!...

ATHÉNAÏS, *avec émotion.* Oh!... non...

MAURICE, *bas.* Réfléchissez... et, puisqu'il en est temps encore, pourquoi ne pas reculer... pourquoi s'engager à l'étourdie?

D'AUVRECOURT, *appelant à la porte du fond à droite.* Baptiste! Baptiste!... Il est sourd, ce marand-là! (*A Athénaïs.*) Athénaïs, faites donc les honneurs de la maison, ma belle... nous sommes à sec... voyez, commandez, faites-nous servir!...

ATHÉNAÏS. Au fait, c'est vrai!... quand on est châtelaine... Baptiste! Pierre! Dominique!... (*Elle sort à droite.*)

HORACE, *au baron.* Tu as bien fait d'éloigner la rosière... car Maurice avait avec elle un entretien des plus vifs!

MAURICE. Moi? quelle folie!...

D'AUVRECOURT, *s'asseyant à droite.* C'est vrai!... il n'est pas à craindre, ce n'est pas là sa passion, il en a une autre...

MAURICE, *à part.* Que dit-il?

D'AUVRECOURT. Et vous seriez bien étonnés si je vous la nommais!...

ALFRED. Qui est-ce donc?

D'AUVRECOURT. Ma femme!...

TOUS. Sa femme!...

MAURICE. Y pensez-vous?...

ALFRED. Ah, bah!...

D'AUVRECOURT. Il écrit des billets brûlants!... et il les laisse tomber dans les mains du mari!... c'est gauche!... c'est écolier!...

MAURICE, *s'échauffant.* Monsieur!... (*Alfred cherche à le contenir.*)

D'AUVRECOURT. J'ai voulu le lui dire devant vous tous, devant ses... amis... pour que la leçon soit meilleure.

MAURICE. La leçon?

D'AUVRECOURT. Ce n'est pas que je vous en veuille... oh! non!... je suis bon prince... aimez, mon cher, aimez tant que vous voudrez... mais en dedans...

MAURICE. Une pareille plaisanterie!...

D'AUVRECOURT. Ne vous en défendez pas, que diable! on sait son monde!... et, dès qu'on vous le permet...

MAURICE, *avec indignation.* Me le permettre!

D'AUVRECOURT. Pourquoi pas?... (*Se levant.*) Me prenez-vous pour un jaloux?... pour un Bartholo?... et si pouvez réussir... mais je vous en défie!...

MAURICE. C'est trop fort!

D'AUVRECOURT. Allons, bon!... voilà qu'il se fâche à présent!... c'est lui qui est furieux!...

MAURICE. Oui! furieux de tant d'orgueil, de tant d'insolence dans le bonheur!...

D'AUVRECOURT. Eh bien! oui, j'ai du bonheur! j'ai une étoile, qui jamais ne m'abandonne!... (*Baptiste entre par le fond, à gauche, avec un bol de punch, qu'il dépose sur la table placée devant la cheminée. A Baptiste.*) Ah! te voilà enfin, drôle?...

BAPTISTE. Pardon, monsieur, c'est que j'étais à la grille du parc en train d'assister une jeune et jolie dame, dont la voiture vient de verser juste en face de la maison...

D'AUVRECOURT. Une jolie dame?... c'est peut-être une de nos coryphées?... la connais-tu?...

BAPTISTE. Non, monsieur... n'étant entré ici que depuis hier...

D'AUVRECOURT. C'est juste!... il faut courir!...

BAPTISTE. Oh! elle en a été quitte pour la peur... la voiture est relevée, et elle va continuer sa route.

D'AUVRECOURT. Comment! tu ne lui as pas offert d'entrer se reposer?

BAPTISTE. J'ignorais...

D'AUVRECOURT. Va! cours!... rattrape la voiture s'il le faut!... et dis-lui que ton maître... ou plutôt ta maîtresse... pour ne pas l'effaroucher, la prie d'accepter son hospitalité et son vulnéraire; mais, va donc!... (*Baptiste sort par le fond, à gauche.*) Et nous, messieurs, buvons à l'amitié, et au hasard qui vient peut-être ajouter à notre programme un divertissement inattendu! (*Tous se groupent autour de la table ronde qui est devant la cheminée et prennent des verres de punch.*)

CHOEUR.

AIR : *Mes amis, buvons.* (Mosquita.)

Allons, gai buveur,
A ce punch qui fume,
Il faut qu'on allume
Sa joyeuse humeur;
De cette liqueur
La vapeur brûlante,
La flamme enivrante
Ne nous fait pas peur!
Et si notre verre,
S'embrasant au jeu,
Devient un cratère...
Nous boirons du feu!

D'AUVRECOURT, *très-monté, prenant un verre.* A la santé de Maurice! à la santé de ma femme! à la santé de... (*Apercevant Amélie qui est entrée par le fond à gauche accompagnée de Baptiste. A part.*) Ciel!... ma femme!

AMÉLIE. Mon mari!...

TOUS. Sa femme!

MAURICE, *à part.* Amélie!...

AMÉLIE, *à son mari.* Vous ici, monsieur?...

D'AUVRECOURT, *balbutiant.* Mais... oui... certainement... tu vois... nous buvions à ta santé... ça va bien?

AMÉLIE. Ça va mieux...

D'AUVRECOURT. Débarrasse-toi donc de ton chapeau... (*Il le lui prend et le remet à un invité, qui le porte au fond sur un fauteuil.*)

AMÉLIE. Je suis encore un peu étourdie... et puis, la surprise...

D'AUVRECOURT. C'est comme moi... j'étais si loin de m'attendre... c'est-à-dire si... je m'attendais bien...

AMÉLIE. A me voir verser à votre porte?...

D'AUVRECOURT, *étourdiment.* C'était convenu!

AMÉLIE. Hein?...

D'AUVRECOURT. Non!... pas l'accident!.. parce que des chevaux vicieux... J'ai toujours dit à Richard, mon cocher, que ceux-là lui joueraient quelques mauvais tours... il aura voulu tourner, au lieu d'entrer tout droit par la grande avenue... et, en tournant, crac... il est cause que... tu nous surprends à l'improviste... tandis que...

ALFRED. Tandis que c'est nous qui voulions surprendre, madame.

D'AUVRECOURT. Juste!... Alfred a parfaitement exprimé... veux-tu prendre quelque chose?...

AMÉLIE. Mais pourquoi m'amener ici... quand j'allais chez ma tante?

D'AUVRECOURT. Pourquoi?... (*A part.*) Elle ne sait rien... (*Haut.*) Mon Dieu, c'est bien simple! j'ai fait ici, et sans t'en parler, une acquisition nouvelle... une maison charmante, que tu ne connais pas, et où je voulais, pour jouir de ta surprise, te faire une réception... magique!...

AMÉLIE. En vérité?...

ALFRED, *à part.* Le voilà qui se repêche.

D'AUVRECOURT. Tu devais nous trouver, à ton entrée, tous rassemblés ici avec des fleurs, des bouquets... pour t'offrir, comme aux souverains, les clefs de ce domaine dans un plat d'or... c'était gentil ça, hein?... Veux-tu prendre quelque chose?...

AMÉLIE. Comment! monsieur!... une attention si galante!

D'AUVRECOURT. Mais je ne comprends pas comment cet imbécile de Richard... ces chevaux fougueux, cet accident... tout cela a jeté dans nos esprits un désordre, une émotion... au lieu de courir... nous avons pris nos verres pour nous donner une contenance... est-ce drôle, hein! quand on perd la tête?... Mais te voilà fraîche, rose, comme toujours... le mal n'est pas grand : permets-moi de te présenter quelques-uns de mes amis, qui ont bien voulu s'associer à moi pour cette petite fête de famille... Tu en connais plusieurs... (*Désignant la droite.*) Horace de Nontouil, d'abord... (*Désignant Maurice à gauche.*) Et puis, monsieur Maurice...

AMÉLIE, *à part.* Lui!...

MAURICE, *saluant.* Madame...

AMÉLIE, *à son mari après avoir rendu à Maurice son salut.* Vous avez raison, monsieur; retrouver ici, rassemblés près de vous, vos meilleurs amis, c'est une surprise qui vaut toutes celles que vous me prépariez.

D'AUVRECOURT, *à Alfred.* Je crois que je ne m'en suis pas mal tiré.

ALFRED, *à part.* Il y a un dieu pour les maris!

SCENE IV.

LES MÊMES, ATHENAIS.

ATHÉNAÏS, *entrant par la droite, portant des petits gâteaux sur un plateau.* Voilà les petits gâteaux!... place pour les petits gâteaux!

D'AUVRECOURT, *à part.* Athénaïs!

ATHÉNAÏS. Moi, je ne comprends pas le punch sans... (*Apercevant Amélie.*) Ah! (*A part.*)

Une de ces demoiselles, sans doute ?... (*Saluant.*) Madame !... (*Familièrement.*) Qui êtes-vous ?

AMÉLIE. Mais... c'est ce que j'allais vous demander...

D'AUVRECOURT, *prenant la main de sa femme.* C'est ma femme !...

ATHÉNAÏS, *à part.* Sa femme !... (*Elle fait une révérence très-cérémonieuse.*)

AMÉLIE, *à son mari.* Quelle est donc cette dame ?

ALFRED, *à part.* Ça se complique !... (*Maurice remonte au fond.*)

D'AUVRECOURT. Madame ?... tu ne devines pas ?... madame est, ou plutôt, était la propriétaire de cette maison que je viens d'acheter... entre cour et jardin...

ATHÉNAÏS, *s'enhardissant.* Oui, madame... oui, c'était à moi ce monument.

D'AUVRECOURT. La famille de madame a eu des malheurs... Son père en mourant... n'était pas à son aise...

ATHÉNAÏS, *à part.* C'est comme moi en ce moment !

D'AUVRECOURT. Alors, elle est obligée de liquider la succession.

ATHÉNAÏS. Hélas ! oui !... nous liquidons... Les temps sont si durs !... (*A part.*) Il faut l'aider ce pauvre bonhomme.

AMÉLIE. Ah ! mademoiselle est orpheline ?...

ATHÉNAÏS. Oui, madame... depuis la mort de mes parents... car avant...

D'AUVRECOURT, *étourdiment.* Elle ne l'était pas... c'est-à-dire, si, elle l'était... (*Se reprenant*) non !... madame avait jusqu'ici habité cette maison... C'est elle qui, à notre arrivée, nous en a fait les honneurs... mais elle veut à toute force repartir ce soir même.

ATHÉNAÏS. Ah ! mais oui !...

D'AUVRECOURT. Pour rejoindre son mari à Paris.

ATHÉNAÏS. Ah ! mais oui !

AMÉLIE. J'espère qu'auparavant, madame voudra bien me donner quelques renseignements...

ATHÉNAÏS, *à part.* Des renseignements ?... me voilà bien !

AMÉLIE. Quand on doit habiter une maison... il est bon d'en connaître les ressources... tous les agréments...

ATHÉNAÏS. Oh ! pour ce qui est de l'agrément... d'abord il y a le parc...

AMÉLIE. Ah !...

ATHÉNAÏS. Oui, un parc charmant ! on peut le voir du perron... (*Elle remonte avec Amélie jusqu'à la porte de droite au fond et paraît lui faire une description du parc, des environs, etc.*)

UN DOMESTIQUE, *entrant du fond à gauche.* (*Bas.*) Monsieur !... ces demoiselles de l'Opéra viennent d'arriver !...

D'AUVRECOURT. Ah ! mon Dieu ! il ne manquait plus que ça ! (*Bas.*) Alfred, Maurice ! Messieurs ! je vous en prie... courez... arrêtez-les... renvoyez-les !...

ALFRED. Si vous croyez que c'est facile !.. des danseuses qui viennent pour souper !... elles ne s'en iront pas...

D'AUVRECOURT. Je sais bien !... il faudrait y aller moi-même, mais...

AMÉLIE, *rentrant par la porte de gauche au fond.* Qu'y a-t-il donc ?

D'AUVRECOURT. Rien !... quelques ordres à donner... quelques préparatifs...

ALFRED. Toujours pour la surprise en question ?...

ATHÉNAÏS, *rentrant par la droite au fond.* Ah ! mais j'en suis, moi, de la surprise.

D'AUVRECOURT, *à sa femme.* Tu permets ?...

AMÉLIE. Faites... faites... de mon côté, il faut que j'écrive à ma tante qui pourrait s'inquiéter de mon absence... Ainsi ne vous gênez pas...

MAURICE, *à part.* Oh ! cette fois, je lui parlerai !... il le faut !...

ENSEMBLE.

AIR : *N'espérez pas que de mon âme.* (Giralda.)

AMÉLIE.

Pourquoi l'aspect de cette femme
Vient-il ainsi troubler mon âme ?
Affreux soupçon ! m'a-t-on menti ?
Dois-je douter de mon mari ?

D'AUVRECOURT.

Au trébuchet pris par ma femme,
Prenons à cœur de fuir son blâme !
Comment trouver, pauvre mari !
Pour mon honneur un sûr abri !

ATHÉNAÏS.

L'aspect soudain de cette dame
D'un trouble affreux remplit mon âme.
Fuyons, fuyons et rendons-lui
Ses anciens droit sur son mari.

MAURICE.

Tromper ainsi sa pauvre femme,
Ah ! c'est affreux ! oui ! c'est infâme !
Culte secret d'un cœur ami,
Venge-la donc de son mari !

HORACE, *et ses amis.*

Au trébuchet pris par ta femme
Prends bien à cœur de fuir son blâme,
Nous t'aiderons, pauvre mari !
Notre amitié s'offre en abri !

(*D'Auvrecourt et ses amis sortent par la gauche au fond. — Maurice sort par la droite au fond. Athénaïs par la droite, porte latérale.*)

SCENE V.

AMÉLIE, *seule.*

Qu'est-ce que signifie tout cela ?... le trouble du baron et de ces messieurs quand ils m'ont vu paraître... l'embarras de cette jeune femme. Oh ! non, non, je me trompe, c'est impossible ! et au lieu de m'arrêter à d'aussi tristes pensées... écrivons vite à ma tante qu'une attention de mon mari, qui m'aime toujours... qui n'aime que moi... me retient loin d'elle... (*Elle s'assied au guéridon à droite, et écrit.*)

SCÈNE VI.

AMÉLIE, *écrivant,* MAURICE.

MAURICE, *entrant du fond à gauche.* La voici !... Allons, du courage !... cet amour que je m'étais efforcé de cacher à tous les yeux... elle seule l'ignore maintenant... elle le connaîtra du moins !... j'userai de cette permission insolente que m'a donnée son mari... je parlerai !... (*Il fait un pas vers elle.*)

AMÉLIE, *se retournant.* Ah ! c'est vous, monsieur Maurice ? qu'avez-vous donc ? comme vous êtes pâle, tremblant ?...

MAURICE. Une émotion bien naturelle, madame ; au moment où je suis prêt à briser d'un mot, peut-être, la seule espérance qui me rattache à la vie !...

AMÉLIE. Mais, ce mot, pourquoi le prononcer ?

MAURICE. Parce que je suis las de souffrir sans avoir un seul reproche à me faire ; parce qu'en devenant coupable je pourrai me dire, au moins, que j'ai mérité mon malheur !...

AMÉLIE. Vous êtes malheureux ?

MAURICE. Oui, madame, oui ! malheureux pour vous ! et par vous !

AMÉLIE, *se levant.* Que voulez-vous dire ?

MAURICE. Oh ! ce sera envers vous ma première et ma dernière offense !...

AIR *de Lauzun.*

Non, je ne puis plus retenir
Ce mot qui torture mon âme !
Dussé-je à l'instant en mourir,
Vous saurez mon secret, madame...

AMÉLIE, *redescendant, avec effroi.*

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous !...

MAURICE.

J'ai mérité votre anathème,
J'ai mérité votre courroux,
Maudissez-moi... car je vous aime !

(*Il tombe à ses pieds.*)

AMÉLIE, *prête à défaillir.* Ah ! mon Dieu !!! (*Se remettant, avec dignité.*) Monsieur, vous êtes l'ami de mon mari... il ne saura rien, je vous le promets, de cet acte de folie...

MAURICE, *suppliant.* Madame !...

AMÉLIE. Moi-même, je veux l'ignorer... Quant à vous, monsieur, tâchez de l'oublier, il le faut ; sinon, ne me revoyez jamais !... (*Elle traverse le théâtre en se dirigeant vers la gauche : Maurice fait un pas vers elle ; elle se retourne, l'arrête du geste, et sort à gauche. Maurice tombe accablé sur un fauteuil.*)

SCENE VII.

MAURICE, ALFRED, *entrant du fond à droite.*

ALFRED. Maurice ! Maurice ! prépare-toi à l'orage qui te menace !...

MAURICE. Que veux-tu dire ?...

ALFRED. On t'a vu... nous étions là... dans le jardin, à fumer nos cigares... et le baron avec nous....

MAURICE, *exaspéré et se levant.* Le baron !.. ah ! tant mieux !... cette fois, du moins, je l'espère, il va me demander raison... me provoquer... et alors...

ALFRED. Lui ?... mais non !... il est ravi... enchanté !.. il a vu sa femme s'indigner, te repousser, et ce n'est pas avec l'épée qu'il prétend te réduire... mais avec le sarcasme ; ne lui donne pas la joie de te voir confondu, accablé comme tu l'es en ce moment... il faut aller au-devant de leurs plaisanteries ; il faut les défier le premier et bafouer à ton tour ceux qui veulent te prendre pour victime !...

MAURICE. Oui ! oui ! tu dis vrai !... c'est une duperie qu'un amour véritable !... Pour réussir, il faut fouler aux pieds tous les scrupules... tous les sentiments d'honneur... Il faut faire comme le baron d'Auvrecourt... à qui tout sourit... à qui rien ne résiste... Eh bien ! soit !... je l'imiterai... je veux, comme lui, ne reculer devant rien, et montrer à la fortune qui le protége... que, moi aussi, si je voulais, je serais digne de ses faveurs !... Nous allons voir !... (*Il passe à droite.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, D'AUVRECOURT, *suivis de tous les Invités.*

D'AUVRECOURT, *entrant.* Victoire !... victoire !... nous sommes maîtres du terrain... l'Opéra a fait volte face et Athénaïs se prépare à le suivre... Maintenant que nous sommes en sûreté, nous pouvons rire.

TOUS. C'est permis !...

D'AUVRECOURT. Et, pour commencer, je vais vous raconter les dernières nouvelles de la coulisse... une spéculation d'amour dans laquelle, sans le savoir, j'étais intéressé.

ALFRED, *à Maurice.* Du courage !

MAURICE, *à d'Auvrecourt.* Vous étiez actionnaire ?

D'AUVRECOURT. Comme mari... et mes actions étaient en hausse...

MAURICE. Par extraordinaire !

D'AUVRECOURT. Tandis que celles de l'amoureux... imaginez-vous qu'ici même, tout à l'heure, une déclaration d'amour a été perdue... complétement perdue !... récompense honnête à celui qui la rapportera au propriétaire désolé !... mais, d'abord, il faut que vous m'aidiez à le connaître...

MAURICE, *s'avançant.* Vous n'irez pas loin pour cela, mon cher baron ! c'est moi qui me suis empressé de profiter de la permission que vous m'aviez donnée...

D'AUVRECOURT, *à ses amis.* Il avoue !...

ALFRED. Bravo !...

MAURICE. Mais on m'a repoussé, je dois le dire, faute de pouvoir montrer mon permis qui n'était que verbal... il faudra que vous me

le denniez par écrit, mon cher baron... j'y compte!

ALFRED. Il a raison!... parole ou signature ne font qu'un pour un galanthomme.

MAURICE. Et, si vous refuser de ratifier vos engagements, vous n'êtes plus un mari philosophe... vous êtes un... Comment appelle-t-on ça à la Bourse?...

TOUS. Oui! oui! vous devez le signer!

MAURICE, *s'échauffant*. Vous le devez, monsieur!... vous le devez... pour votre honneur!...

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah! (*Baptiste opporte un nouveau bol de punch.*)

D'AUVRECOURT, *commençant à se fâcher.* Monsieur!...

HORACE. Allons, messieurs! allons! qu'une déclaration d'amour ne devienne pas, entre amis, une déclaration de guerre... versez du punch... et buvons au succès de Maurice!... (*Baptiste entre à gauche par la porte latérale.*)

TOUS. Oui! oui, au triomphe de Maurice!...

MAURICE. Merci, messieurs, merci! pour me montrer digne d'un si noble encouragement... je défie le baron!...

D'AUVRECOURT, *reprenant son assurance.* J'accepte... mon jeune ami! (*Elevant son verre et montrant Maurice.*) Je bois à toutes les vertus qu'il a!...

MAURICE, *élevant son verre et montrant le baron.* Je bois à toutes celles qu'il n'a pas!... nous boirons plus longtemps!

BAPTISTE, *rentrant par la porte de gauche, au baron.* Madame se sent un peu fatiguée, et demande à ces messieurs la permission de ne pas reparaître au salon.

D'AUVRECOURT. Nous la lui accordons!... (*A part.*) J'aime autant ça! (*Baptiste sort par la gauche et emporte le chapeau et le châle de la baronne, qui étaient sur la causeuse. (Haut.)* Et maintenant des cartes, beaucoup de cartes; j'aime à jouer quand je bois, j'aime à boire quand je joue...

MAURICE. C'est comme moi. (*Musique de scène à l'orchestre. — Deux domestiques apportent, de droite, une table à jeu toute prête avec cartes, flambeaux, etc. On s'assied.*) A quoi jouons-nous?...

D'AUVRECOURT. Au lansquenet; un lansquenet furieux!...

MAURICE. J'en suis!

D'AUVRECOURT, *donnant les cartes.* A qui la banque?

MAURICE. A moi... j'ai le roi...

D'AUVRECOURT. Qu'est-ce que vous faites?

MAURICE. Cinquante louis.

D'AUVRECOURT. Banco!

MAURICE, *qui a battu, à Alfred.* Coupe!...

ALFRED, *à Maurice.* Prends garde à l'étoile du baron.

MAURICE. Son étoile?... C'est un ver luisant et je le prouve! (*Tournant les cartes.*) Dix et dix... Il y a cent louis.

D'AUVRECOURT. Tenu!

MAURICE, *retournant les cartes.* A moi! (*Il ramasse.*) Il y a deux cents louis.

D'AUVRECOURT. Banco!...

HORACE. D'Auvrecourt, mon ami, vous allez vous enferrer.

D'AUVRECOURT. Allons donc!

MAURICE, *tournant les cartes.* Gagné!

D'AUVRECOURT, *se levant et s'éloignant de la table.* Malédiction!

MAURICE. Il y a quatre cents louis.

HORACE. J'en fais vingt.

UN JOUEUR. Et moi, trente.

UN AUTRE. Et moi, cinquante.

D'AUVRECOURT, *se décidant tout à coup et se rapprochant.* Banco, encore!

MAURICE, *retournant les cartes.* Un as... un valet... je double l'enjeu!...

D'AUVRECOURT. Tenu!

MAURICE, *retournant une carte.* L'as... gagné!...

D'AUVRECOURT. Encore! ah! c'est trop fort!... Je fais vingt mille francs!

MAURICE. Je les tiens... à la condition que vous boirez quelque chose de froid... Baptiste, un verre d'eau sucrée au baron!

BAPTISTE, *s'approchant avec un plateau.* Monsieur veut-il?...

D'AUVRECOURT. Va-t'en au diable, imbécile! (*Il se rassied.*)

MAURICE, *achevant de tourner les cartes.* Vous avez tort, baron; vous dansez sur une apoplexie... tenez, vous avez perdu!

D'AUVRECOURT, *frappant sur la table.* C'est à confondre!...

MARCEL, *entrant du fond, à droite.* Le cabriolet de monsieur Maurice est attelé.

MAURICE, *se levant.* Je passe la banque (*Fin de la musique de scène.*)

D'AUVRECOURT. Où allez-vous donc?

MAURICE. Je retourne à Paris, où je vais coucher ce soir... et j'avais donné l'ordre à mon domestique...

D'AUVRECOURT. Vous ne partirez pas ainsi... vous me gagnez cinquante mille francs, vous me devez une revanche.

MAURICE. En voilà cinq que je vous donne!... (*Il va prendre son chapeau aux mains de son domestique, quelques amis du baron l'entourent comme pour l'engager à continuer..*)

D'AUVRECOURT. La dernière des dernières?.. (*Au domestique.*) Baptiste!... des cartes neuves!... cela changera la veine. (*Il jette les autres. Baptiste sort. Bruit de voiture.*)

HORACE. Quel est ce bruit de voiture? (*Il va à la porte de gauche, au fond, avec plusieurs autres.*)

D'AUVRECOURT, *se levant.* Ne vous dérangez donc pas... c'est la petite Athénaïs qui s'en va... Elle retourne à Paris, rue de la Bruyère, 33, où elle demeure seule. (*A Horace.*) Comme il faut renoncer à souper ici, vous devons faire là-bas une petite collation... Elle est allée m'attendre.

ALFRED. Vous, baron? quitter ainsi vos amis et votre femme!

D'AUVRECOURT. On sait qu'il faut que je sois à Paris de grand matin pour affaire... Le grand matin sera une heure ou deux heures...

HORACE. Heureux baron!

D'AUVRECOURT. D'ailleurs, j'ai la clef de sa maison... (*Se fouillant.*) L'ai-je là? (*La montrant.*) Oui, la voici... mais je ne partirai pas sans avoir regagné tout ce que j'ai perdu! (*Il se rassied.*((*Baptiste apporte des cartes. — A Maurice.*) Quitte ou double? ... voulez-vous?..

MAURICE. Non!

D'AUVRECOURT. Je jouerai plutôt cent mille francs contre les cinquante que je vous dois!... C'est juste, c'est loyal... N'est-ce pas, messieurs?

MAURICE. Non, c'est assez jouer!... Vous qui vous dites si heureux, j'ai voulu vous faire connaître un instant le malheur... et un malheur d'argent, une douleur de billets de banque... qu'est-ce donc? moins que rien, pour vous surtout... est-ce que vous tenez à l'argent?... Quant à moi, j'en ai déjà trop... je n'en veux pas davantage!...

D'AUVRECOURT. Et que voulez-vous donc?

MAURICE. Ce que je veux?... Eh bien!... je veux cette petite clef que vous avez là... (*Il indique la poche.*)

D'AUVRECOURT. Comment!... la clef de la maison d'Athénaïs?

MAURICE. Je vous la joue contre vos cinquante mille francs!

HORACE. Ah! brave! voilà qui est tout à fait régence!

ALFRED, *à Maurice.* Y penses-tu?...

MAURICE. Pourquoi pas!... le baron a peut-être déjà dépensé plus de cinquante mille francs...

D'AUVRECOURT. Je l'atteste!... en bijoux, meubles, chevaux... le tout, donné d'avance et sur parole... car d'honneur, je n'ai encore rien reçu...

HORACE. C'est une créance que vous cédez.

D'AUVRECOURT, *à Maurice.* Et tout sera compris dans l'enjeu?...

MAURICE. Tout!... Voici ma mise. (*Il tire des billets de son portefeuille et les jette sur la table.*)

D'AUVRECOURT, *jetant sa clef sur la table.* Eh bien! soit!... voici la mienne. (*Ils se remettent à table.*)

ALFRED. Aux plus heureux la victoire!

D'AUVRECOURT. Par exemple... j'ai le choix des armes... je demande l'écarté.

MAURICE. Accepté. (*Le baron bat les cartes.*) Un verre de punch! (*Musique de scène. Il boit, le baron aussi.*)

D'AUVRECOURT. Qui donne?

MAURICE, *montrant sa carte.* Moi!

ALFRED, *à Maurice.* Maurice... j'ai peur pour toi!...

MAURICE. Sois donc tranquille! s'il s'agissait d'une bonne action, je pourrais perdre; mais, comme dit le baron, la fortune ne sourit qu'aux mauvais sujets... je dois gagner!

D'AUVRECOURT, *marquant.* Le roi... (*il joue,* et la vole!... trois!...

TOUS. La vole!

D'AUVRECOURT, *à Maurice.* A moi!... je savais bien que ça ne pouvait pas durer ainsi... la fortune ne m'avait pas reconnu d'abord... elle s'était trompée de côté... mais maintenant. (*Il joue.*) Le roi, quatre!... et le point... j'ai gagné!... (*Il s'empare de la clef, des billets et se lève.*)

TOUS, *s'éloignant de la table.* Gagné!

MAURICE, *étalant son jeu.* Non, messieurs!... non!... il y a maldonne... j'ai six cartes... (*Tous se rapprochent.*)

D'AUVRECOURT. Impossible!...

MAURICE. Voyez!...

D'AUVRECOURT, *troublé.* C'est vrai!... (*Il retombe sur sa chaise.*)

MAURICE, *battant les cartes.* A moi! (*Il donne les cartes.*) Voyez-vous, baron, vous manquez de sang-froid... et au jeu, la première qualité, c'est d'avoir... (*retournant la carte*) du cœur.

D'AUVRECOURT. Si vous voulez?...

MAURICE. Non... (*Ils jouent.*) La vole!

ALFRED. Piqué sur trois!... (*D'Auvrecourt donne des cartes.*)

D'AUVRECOURT. C'est inouï! c'est incroyable!... c'est la première fois... (*Retournant avec triomphe.*) Le roi!... ça me fait quatre... (*Il marque.*)

ALFRED. Ça devient palpitant!...

MAURICE, *jouant.* Atout, atout, atout et atout!... la clef est à moi!... (*Il la prend et se lève.*)

CHOEUR.

AIR : *Oui, je compte sur sa honte.* (*L'Image.*)

D'AUVRECOURT.

O fortune, sois maudite,
Qui m'a comblé d'abord!
Hypocrite,
Qui m'invite,
Et me prend tout mon or,
Passe encor, (*bis.*)
Mais ma clef, mon trésor!

MAURICE.

O fortune dont j'hésite
A suivre l'essor !
Ta visite,
Insolite
M'a donné tout son or,
Plus encor (*bis.*)
Cette clef son trésor !

ALFRED, *et les amis.*

O fortune dont la fuite
Nous attriste si fort !
Ta visite,
Insolite
Peut nous donner de l'or,
Plus encor (*bis.*)
De l'amour le trésor !

MAURICE. Et maintenant, bonne chance, baron !... et bonne nuit, messieurs !... (*Il serre la main d'Alfred, et dit à Marcel, qui l'attend immobile près de la porte.*) Rue de la Bruyère, 33 !... (*Il sort au fond à droite.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* MAURICE.

D'AUVRECOURT, *avec explosion.*

Il part !...

ALFRED. Parbleu !... il en a bien le droit !

MARCEL. C'est un beau joueur !

ALFRED. N'est-ce pas, messieurs, qu'il s'est bien montré ?... De la générosité, de l'audace, du sang-froid !...

SCENE X.

LES MÊMES, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS, *entrant par la porte de gauche.* Monsieur le baron !... monsieur le baron !...

D'AUVRECOURT, *étonné.* Hein ! quoi ?... vous êtes encore ici ?...

ALFRED. En voici bien d'une autre !

D'AUVRECOURT. Vous n'êtes pas partie pour Paris ?...

ATHÉNAIS. Mais non, vraiment !...

D'AUVRECOURT, *riant.* Ah ! ah ! ah ! elle est bien bonne celle-là ! Eh bien ! messieurs, quand je vous disais que mon étoile, un instant obscurcie... Ce pauvre Maurice qui court au galop sur la grande route, avec sa clef !... pour trouver quoi ?... visage de bois ! ah ! ah ! ah !

ATHÉNAIS. Mais écoutez-moi donc !...

D'AUVRECOURT. Parle, mon enfant... parle... oh ! ah ! ah !

ATHÉNAIS. C'est qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde entende...

D'AUVRECOURT. Va donc ! va donc toujours !... ce sont des amis...

ATHÉNAIS. Eh bien ! si je suis venue... c'est pour vous rendre service et empêcher quelque malheur... je sais bien que j'avais promis de rester là-haut dans ma chambre... et surtout de ne pas vous prévenir... mais en y réfléchissant bien, je me suis dit... ce pauvre baron, je ne l'aime pas, c'est vrai !...

D'AUVRECOURT. Hein ?...

ATHÉNAIS. Mais ce n'est pas une raison...

D'AUVRECOURT. Qu'y a-t-il enfin ?...

ATHÉNAIS. Oh ! c'est bien terrible, allez !... tout à l'heure, j'ai rencontré là-haut madame d'Auvrecourt.

D'AUVRECOURT, *avec anxiété.* Après ?...

ATHÉNAIS. C'est peut-être mal ce que j'ai fait là, mais enfin, elle m'a interrogée avec un air si imposant... si sévère... et en même temps si bon !... en me parlant d'honneur, de vertu, d'une manière... Dame !.. on ne m'avait jamais tenu ce langage-là !... et, ma foi, j'étais si émue que je lui ai tout avoué !...

D'AUVRECOURT. Petite sotte !... et sans doute elle t'a accablée de sa colère, de ses reproches ?

ATHÉNAIS. Du tout !... elle m'a dit de bonnes paroles, bien touchantes... elle m'a embrassée, cette noble dame !...

D'AUVRECOURT. Elle ?

ATHÉNAIS. Oui ! oui !... elle-même ! en me disant : La fortune qu'on t'avait promise pour mal faire... je te la donnerai, moi... pour vivre en honnête fille... pour faire un bon ménage... mais il est d'autres coupables qui doivent être démasqués... tu allais partir pour Paris... et, en effet, je lui avais dit que mes chevaux, c'est-à-dire les vôtres, étaient dans la cour... Eh bien ! reste ici... a-t-elle ajouté, enferme-toi... ne parle à personne... moi, je vais attendre mon mari... à ta place... rue de la Bruyère, 33 ! (*Musique de scène.*)

D'AUVRECOURT. Ah ! mon Dieu ! ! ! et elle est partie ?...

ATHÉNAIS. Depuis une heure.

ALFRED, *riant.* Ah ! ah ! ah ! C'est bien plus drôle comme ça !... (*Il tombe en se pâmant sur une chaise. Tous les autres en font autant.*)

D'AUVRECOURT, *au comble de l'agitation, et arpentant la scène avec délire.* Baptiste !... Carl !... David !... mes chevaux !... vite, vite, mes chevaux ! Je vais brûler le pavé... Pourvu que j'arrive à temps, mon Dieu ! (*Il sort vivement par le fond.*)

ALFRED. Messieurs ! à la santé du baron ! (*Un domestique apporte un plateau chargé de verres de punch. On boit.*)

REPRISE DU CHOEUR.

Allons ! gai buveur,
A ce punch qui fume, etc.

(*Le rideau tombe pendant le chœur.*)

ACTE V.

Un petit salon coquettement meublé. — Porte principale au fond. — A gauche de cette porte, une fenêtre avec balcon. — Portes latérales au premier plan. — A droite, une cheminée et une pendule, un canapé, des fauteuils, etc. Il fait nuit au théâtre.

SCENE PREMIÈRE.

MATHIEU, *seul, enjambant la fenêtre et refermant les rideaux qu'il avait ouverts.*

J'y suis !... j'ai manqué de me fracturer... mais j'y suis... Les renseignements de la mère Cabuchet... sont horriblement exacts... rue de la Bruyère, 33... pas de concierge... un jardin clos de murs... c'est bien ça... Abominable asile !... car il doit être abominable !... Tiens ! y a un tapis... abominable tapis !... O Thénais, Thénaïs ! que me faites-vous faire... bon Dieu ! m'introduire de nuit et par escalade... dans une maison habitée ! c'est prévu par le code ; oui... mais, ma foi, tant pis !

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Dussé-je même des larrons
Aller grossir l'infâme liste,
Je veux éclaircir mes soupçons
Et dans mon projet je persiste.
Lorsque le vice, sans trembler,
Par la grande porte pénètre,
La morale, pour l'étrangler,
A bien l' droit d'entrer par la f'nêtre !
Et je suis entré par la f'nêtre !

(*Prêtant l'oreille.*) Je n'entends rien... Ah ! si madame Cabuchet pouvait s'être moqué de moi !... (*Bruit.*) Ah ! mon Dieu !... oui, on dirait le frôlement d'une robe... une porte qui s'ouvre... oh ! je n'ai plus une goutte de sang dans les veines ! (*Il remonte au fond à gauche.*)

SCÈNE II.

MATHIEU, AMÉLIE.

AMÉLIE, *entrant par la gauche avec une bougie allumée, et traversant le théâtre, sans voir Mathieu, vient poser son flambeau sur une table à droite. Le théâtre est éclairé.* Une heure ! déjà une heure que j'attends !

MATHIEU, *reconnaissant Amélie, à part.* La baronne ! (*Il cherche à s'esquiver.*)

AMÉLIE, *se retournant avec frayeur.* Qui est là ?...

MATHIEU, *suppliant.* Pardon, mille fois pardon, madame la baronne...

AMÉLIE. Mathieu !... que faites-vous ici ?

MATHIEU. Mon Dieu ! madame la baronne... je ne sais comment vous expliquer... c'est le dépit, la colère, la jalousie... j'étais convaincu que... et puis, maintenant... en vous voyant là... je ne sais plus ce que je dois croire... ce que je dois penser...

AMÉLIE. Que pensiez-vous donc ?...

MATHIEU. Rien... c'est-à-dire, si... c'est très-embarrassant à avouer ces choses-là... enfin, j'étais venu pour épier, pour surprendre Athénaïs... une jeune fille dont la légèreté... je ne devrais pas dire ça de ma fiancée, mais il paraît qu'elle avait un rendez-vous ici... cette nuit... avec monsieur le baron... je ne devrais pas dire ça à sa femme... cependant...

AMÉLIE. Rassurez-vous... ce qu'Athénaïs a fait, c'était par mon ordre... nous nous entendions...

MATHIEU. Est-il possible !

AMÉLIE. Oui, je suis venue ici prendre sa place, pour confondre un coupable... pour le punir... je l'attendais... Quant à Athénaïs, que vous soupçonniez... elle doit rentrer ce soir même chez son père.

MATHIEU. Vrai !... oh ! pauvre père Tricot, va-t-il être heureux !... et moi donc !... Je vais dire à la mère Cabuchet qu'elle est une vieille bavarde... une mauvaise langue... Ah ! les portiers !... je vais la réveiller, ce sera sa punition... elle saura qu'Athénaïs est restée sage... digne de moi...

AMÉLIE. Qu'elle vous aime toujours... et que vous êtes prêt à l'épouser.

MATHIEU. Aujourd'hui même !... je cours prévenir Richard votre cocher et mon premier témoin... vous savez, celui qui se grise... (*Il gagne le balcon.*)

AMÉLIE. Que faites-vous ?

MATHIEU. Ne faites pas attention !... je connais le chemin... c'est par là que je suis venu... et je suis si content, si heureux... que dans ce moment, voyez-vous, je franchirais... des obélisques !... (*Il disparaît.*)

SCÈNE III.

AMÉLIE, *seule, puis* MAURICE.

AMÉLIE. Ainsi, tout le monde... jusqu'à ce garçon, connaissait l'inconduite du baron... moi seule... je l'estimais, je croyais à sa foi, à son honneur... mais maintenant... (*Regardant la pendule.*) La nuit avance et personne encore !... Ah ! je crois entendre... oui, c'est à la porte de l'appartement... le bruit d'une clef !... (*Elle éteint la bougie, nuit au théâtre.*)

MAURICE, *du fond, à la cantonade.* Tu m'attendras, Marcel.

AMÉLIE, *à part.* Ciel ! cette voix !...

MAURICE, *de même.* Je puis encore avoir besoin du cabriolet.

AMÉLIE, *à part.* Maurice !... je cherche en vain à comprendre... Oh ! mon Dieu !.. seule avec lui !.. à cette heure !... fuyons !.. (*Elle cherche à gagner la porte de gauche, par où elle est rentrée.*)

MAURICE, *descendant la scène, la rencontre.* Ah! vous êtes là?... (*Amélie, surprise dans l'obscurité, s'arrête. Maurice lui prend la main.*) Vous tremblez, mademoiselle...

AMÉLIE, *à part.* Mademoiselle!

MAURICE. Je le conçois, vous attendiez monsieur d'Auvrecourt, et c'est moi, Maurice, qui viens à sa place... rassurez-vous, Athénaïs.

AMÉLIE, *à part.* C'est elle qu'il venait rejoindre?

MAURICE. Je n'abuserai ni du lieu où je me trouve, ni de l'occasion qui m'est offerte... quelque séduisante qu'elle soit... Je ne me rappellerai même pas ce que vous m'avez donné à entendre à Ville-d'Avray... cet intérêt que je vous ai inspiré... cet amour...

AMÉLIE, *à part.* Elle l'aime!...

MAURICE. Cet amour que je n'ai jamais encouragé... car, même à présent... si vous me voyez ici, près de vous... je dois vous le dire: c'est un mouvement de fièvre, de délire qui m'y a conduit, rien de plus...

AMÉLIE, *à part.* Que dit-il?

MAURICE. Repoussé, méconnu, par la seule femme que je puisse aimer... l'égarement, le désespoir... mais en ce moment son souvenir même vous protége!...

AMÉLIE, *à part.* Ah!... (*Elle s'assied à gauche, sur un canapé.*)

MAURICE, *s'asseyant près d'elle et lui prenant la main.* Écoutez-moi, Athénaïs! Je vous ai dit chez le baron, que si votre père savait votre conduite, cela le tuerait... et je vous ai vue tressaillir... mais vous craignez la misère, pour lui, pour vous... Eh bien! épousez Mathieu qui vous aime tant, et je me charge de votre dot.

AMÉLIE, *à part.* Ah! c'est bien!...

MAURICE. Cela me raccommodera avec moi-même, et me rapprochera un peu de mon bon ange!... car la vertu, c'est elle!...

AMÉLIE, *elle retire sa main que tient Maurice, et porte un mouchoir sur ses yeux.* Ah!...

MAURICE, *se levant.* Pardon, mon enfant... je vous afflige... mais vous savez bien qu'une autre a mon cœur... ah! oui, vous le savez!... le baron a dû vous le dire, lui qui, devant tous ses amis, n'a pas craint de profaner le nom le plus pur... celui de sa femme! lui qui a crié tout haut, dans une orgie, qu'il me permettait de l'aimer, de m'en faire aimer!... (*Il remonte un peu au fond.*)

AMÉLIE, *à part.* Quelle horreur!... (*Elle se lève et passe à droite.*)

MAURICE. C'est infâme, n'est-ce pas?... Eh bien! si tout le monde connaît maintenant celle à qui j'ai voué ma vie... tout le monde comprendra aussi combien je dois être insensible à toute autre bien!...

AIR: *Dans ces forêts sauvages.* (Marco Spada.)

Et que mon cœur rebelle
A tout nouvel amour,
Ne battra que pour elle
Jusqu'à mon dernier jour!

AMÉLIE, *à part.*

Quoi! son cœur est rebelle
A tout nouvel amour,
Et doit battre pour elle
Jusqu'à son dernier jour!

ENSEMBLE.

Mon / Son cœur promet au dernier jour
De n'avoir pas d'autre amour.

AMÉLIE, *à part.* Oh! mon Dieu!... et impossible de me soustraire...

MAURICE. Croyez-moi, mon enfant, laissez-moi vous ramener chez votre père, . mon cabriolet m'attend ici près et... vous hésitez?

AMÉLIE, *à part.* Que faire?...

MAURICE. Songez donc au bonheur du pauvre vieillard quand nous irons frapper à la porte de sa mansarde, et quand je lui crierai: C'est votre enfant qui revient à vous!... Venez, il doit faire jour... (*s'approchant de la fenêtre*) et sans ces rideaux... (*Il les écarte, le jour pénètre dans l'appartement.*) Partons!... (*Reconnaissant la baronne.*) Amélie!... Oh! mon Dieu! est-ce que je rêve?... Est-ce que je deviens fou?... Amélie, est-ce bien vous?... (*Il redescend la scène. Amélie passe vivement à droite.*)

AMÉLIE. Oui, Maurice!...

MAURICE. Et vous avez entendu...

AMÉLIE, *baissant les yeux.* Tout ce qui était adressé à mademoiselle Athénaïs...

MAURICE. Est-il possible?... Elle me pardonne!... Elle a compris, enfin, que je ne méritais pas ses dédains, son mépris!...

AMÉLIE. Oui, Maurice, oui!... j'ai été ingrate, cruelle... je le sais, j'en conviens... mais vous donner des torts, vous en vouloir, c'était encore me défendre... et n'étais-je pas obligée de chercher partout des forces contre moi-même?...

MAURICE. Qu'entends-je?...

AMÉLIE.

AIR *de Lauzun.*

Il est bien temps de démentir
Tout ce passé qui vous outrage,
A vous, que j'ai fait tant souffrir,
Je dois bien un mot qui soulage;
D'avoir douté de votre honneur,
Je saurai me punir moi-même...
Oui, j'ai méconnu votre cœur,
Pardonnez-moi... car... je vous aime...
Si j'ai méconnu votre cœur,
Pardonnez-moi, car je vous aime!...

MAURICE, *avec passion.* Amélie!...

AMÉLIE. Mais... vous me connaissez assez pour comprendre que vous n'avez rien à espérer... rien... que la tendresse d'une sœur, d'une amie!...

MAURICE. Oh! madame, c'est déjà trop de bonheur!...

AMÉLIE. Je me fie à vous, Maurice... vous ne voudriez pas jeter le trouble et le remords dans ma vie... Mais, tant que je vous verrai... là, près de moi... tous les jours, j'aurai peur.

MAURICE. Que faut-il donc faire, madame?

AMÉLIE. Il faut... il faut cesser de nous voir.

MAURICE. Est-il possible!... un tel arrêt...

AMÉLIE. Oui, vous en souffrirez... et moi aussi, mon Dieu!... mais c'est le seul moyen!

MAURICE. Ainsi... de tout ce bonheur que j'avais entrevu... il ne me restera rien... pas un souvenir... pas un gage... un seul?... (*Désignant une bague au doigt d'Amélie.*) Ah!... cette bague...

AMÉLIE. Cette bague!... ô Maurice, c'est celle de ma mère, qui me regarde et qui me blâme peut-être!... Si jamais vous la receviez de moi... c'est qu'alors je serais libre... c'est qu'alors je pourrais être à vous, et vous aimer au grand jour!...

MAURICE, *tristement.* J'obéirai donc, madame!... (*Bruit de voiture dans le lointain.*)

AMÉLIE. Mais... quel est ce bruit?...

MAURICE, *à la fenêtre.* Celui d'une voiture qui s'arrête à la porte...

AMÉLIE. Oh! mon Dieu!...

MAURICE. Plusieurs personnes en descendent, je ne puis distinguer... elles se dirigent vers l'autre pavillon...

AMÉLIE. Dieu! si c'était mon mari!...

MAURICE, *il court à la fenêtre.* Silence!... (*Ils écoutent.*) Je n'entends que des voix confuses... Ah! je crois reconnaître... oui, celle d'Horace de Nanteuil... d'Edouard Moatléry.

AMÉLIE. Les amis du baron!... c'est lui!

MAURICE. Oh! mon Dieu!...

AMÉLIE. Et, si on nous trouve ensemble... à une pareille heure... je suis perdue!... (*Allant à la porte du fond.*)

MAURICE, *avec égarement.* Que faire?... j'entends des pas...

AMÉLIE, *écoutant.* Ils viennent!... (*Coups redoublés à la porte.*) Ah! cette chambre... (*Elle se jette dans la chambre à gauche.*)

MAURICE, *seul, se mettant près de la porte de gauche.* Par ma vie! personne ne franchira cette porte!...

VOIX D'ATHÉNAÏS, *au dehors.* Ouvrez! ouvrez!

MAURICE. La voix d'Athénaïs! (*Il ouvre la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

MAURICE, ATHÉNAÏS.

ATHÉNAÏS, *entrant vivement.* Ah! c'est vous, monsieur Maurice...

MAURICE. D'où venez-vous?...

ATHÉNAÏS, *très-émue.* De Ville-d'Avray... J'étais partie après le baron, avant ces messieurs...

MAURICE. Eh bien?

ATHÉNAÏS. Où est madame d'Auvrecourt?

MAURICE. Elle n'est pas ici.

ATHÉNAÏS. Elle doit y être!

MAURICE. Non, elle n'y est pas!...

ATHÉNAÏS. Il faut que je lui parle à l'instant!...

MAURICE. Mais qu'y a-t-il?...

ATHÉNAÏS. Leur voiture arrivait en même temps que la mienne... ils me suivent... Ils montent le grand escalier...

MAURICE. Qui donc?

ATHÉNAÏS. Vos amis...

MAURICE, *remontant la scène.* Ciel! que va-t-elle devenir!...

ATHÉNAÏS. Vous savez donc où elle est?

MAURICE. Eh bien! oui! (*Montrant la porte.*) Elle est là, et si elle est vue...

ATHÉNAÏS, *passant.* Soyez tranquille! de ce côté, il y a une petite porte... Comme maîtresse de la maison, j'en ai la clef...

MAURICE, *à Athénaïs.* Oh! mon bon ange!

ATHÉNAÏS. Et je ramène madame la baronne à son hôtel.

MAURICE. Va vite!... (*Athénaïs disparaît à gauche.*) Ce sont eux!... (*Aux jeunes gens qui entrent par le fond.*) Vous, ici!...

SCÈNE V.

MAURICE, ALFRED, HORACE ET LEURS AMIS.

CHOEUR.

AIR: *Réveillons, réveillons l'amour et les belles.* (Domino noir, Auber.)

ALFRED, HORACE *et les amis.*

« Accourons, accourons dans cette retraite,
» Au bonheur d'un ami venons applaudir,
» Et si quelque jaloux vient troubler la fête,
» Nous ne devons pas le souffrir.

ALFRED, *seul, à Maurice.*

» Quoi! tout seul! dis-nous bien vite
» Si nous aurions mis les amours en fuite.

MAURICE.

» Quels amours? ami, je t'invite
» A parler plus clair, je n'y comprends rien.

ALFRED.

» Quoi! vraiment?...

MAURICE.

Je n'y comprends rien!

ALFRED.

» Ah! c'est bien, ah! c'est bien,
» C'est très-bien. (*bis.*)

HORACE.

» Avec nous tu fais le discret.

ALFRED.

» Mais nous connaissons ton secret.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

» Nous venons, nous venons dans cette retraite, etc.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MATHIEU.

MATHIEU, *accourant du fond.* Madame!... ah! quelle nouvelle!... madame!... Tiens, tous ces messieurs!

ALFRED. Mathieu!...

MATHIEU. Oui, moi qui accourais annoncer à madame d'Autrecourt...

TOUS. Elle est donc ici?

MAURICE. Ce n'est pas vrai!... Voyez, messieurs, voyez plutôt!... (*Plusieurs jeunes gens entr'ouvrent la porte de droite, d'autres regardent au fond et à gauche.*)

MATHIEU, *à Maurice.* C'est étonnant!... je croyais pourtant avoir vu...

MAURICE, *avec intention et faisant redescendre Mathieu.* Tu n'as rien vu!

ALFRED. Personne!...

MATHIEU. C'est drôle!... je me serai trompé!...

ALFRED. Mais n'importe, parle! qu'y a-t-il?

MATHIEU. Il y a... il y a que voilà encore mon mariage retardé!... mon premier témoin, Richard, le cocher de monsieur d'Autrecourt, ne peut pas venir... Il est au lit pour un rhume de cerveau.

ALFRED. C'est un petit malheur, si ce n'est que cela! (*Ils ne l'écoutent plus et lui tournent le dos, en causant entre eux. Mathieu est sur le devant de la scène, Maurice au fond à gauche, veillant à la porte par laquelle Athénaïs est sortie.*)

MATHIEU, *continuant.* Non, c'est un grand refroidissement... qu'il a attrappé cette nuit, l'ivrogne! A une heure du matin... par un clair de lune magnifique... ne s'est-il pas laissé tomber à l'eau?

ALFRED. Comment?

MATHIEU. Il a conduit sa voiture tout droit dans l'étang de Ville-d'Avray.

MAURICE, *vivement.* De Ville-d'Avray?

MATHIEU. Et si on n'était pas venu à son secours...

ALFRED. Du moment que l'accident n'a pas eu de suites...

MATHIEU. Pardon!... il en a eu... pour les chevaux... on n'a pas pu les sauver... pauvres bêtes!... ni la voiture non plus...

MAURICE, *redescendant vivement.* La voiture?...

MATHIEU. Une berline superbe, qui a été fracassée!... Ah, dame! c'est bien aussi la faute du baron qui criait tout le long de la route : Brûle! brûle!...

MAURICE, *agité.* Que dis-tu? le baron était..

MATHIEU. Dans la voiture...

TOUS, *se rapprochant de Mathieu.* Ciel!...

MATHIEU. Mais on l'a repêché... sans connaissance et ramené ce matin à l'hôtel...

MAURICE, *vivement.* Et il n'y a pas de danger?

MATHIEU. Dame! il y a deux médecins... L'un dit qu'il en reviendra... l'autre qu'il n'en reviendra pas...

ALFRED. Et le baron?...

MATHIEU. Ah! lui, il ne dit plus rien du tout!...

SCÈNE VII.

Les Mêmes, ATHÉNAÏS, *revenant p… porte à gauche et déposant sur le … son chapeau et son châle.*

ATHÉNAÏS. Monsieur, Maurice!... Mo… Maurice!...

MATHIEU. Thénaïs!... à qui en veut-e…

ATHÉNAÏS. A monsieur Maurice... à lui (*Les invités se retirent au fond à droite.*

MATHIEU. Comme elle a une belle rob… *passe au fond et parle aux jeunes gens.*)

ATHÉNAÏS, *bas à Maurice qu'elle a amen… le devant du théâtre.* J'avais reconduit à l'… madame la baronne qui s'était retirée dar… appartement, sans être vue, lorsque...

MAURICE. Je sais tout!... achève...

ATHÉNAÏS. (*Musique à l'orchestre; re… de l'air : Et que mon cœur rebelle, scène …*) Eh bien!... là, elle m'a chargé de venir… trouver, et de vous dire, de sa part, de p… à l'instant...

MAURICE. Partir! moi?...

ATHÉNAÏS. Sans la voir!...

MAURICE. O ciel! ne plus la voir!...

ATHÉNAÏS. Et... vous lui rapporterez ce… dans un an! (*Elle lui remet une bague.*)

MAURICE, *la prenant.* La bague de sa mère… et tout à l'heure, ce qu'elle m'a dit... Oh… oui! j'obéis!... je pars!... (*Remontant à… amis.*) Adieu, mes amis, adieu!...

MATHIEU, *se rapprochant d'Athénaïs.* M… que signifie?...

ATHÉNAÏS. Je te dirai tout!...

MATHIEU. Quand?...

ATHÉNAÏS. Le jour de notre mariage.

MATHIEU, *avec transport.* Oh! mes e… fants!... vous aurez donc une mère!...

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.